

LES APHRODISIAQUES,

RECUEIL DE ROMANS LIBRES, RARES ET SINGULIERS.

TOME PREMIER.

AVIS.

Il ne sera mis en France que cinq cents exemplaires de cet ouvrage en vente. Les Allemands et les Belges ont souscrits pour les cinq cents autres : car l'ouvrage n'a été tiré qu'à mille.

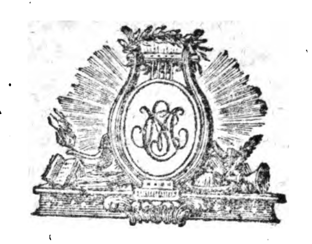
NOCRION,

CONTE ALLOBROGE,

OU

LE CHEVALIER

QUI FAIT PARLER LES....



A PARIS,

Chez les marchands de nouveautés.

1797.

A MONSIEUR ***.

J'*ai reçu, monsieur, le conte que vous m'avez envoyé à ma campagne ; il ne m'a pas été possible d'en faire usage : quelque plaisant qu'il soit au fond, le titre seul aurait, avec raison, révolté toutes nos dames. Vous m'en parlez dans votre lettre comme d'un ouvrage nouveau ; vous vous trompez. Vous avez certainement dans votre bibliothèque le livre du président Fauchet, dans lequel il rapporte les noms et sommaires des œuvres de cent vingt-sept poëtes français, vivans avant l'année 1,300 ; vous y trouverez à la page 179.*

Garin, 92 Poëte.

A fait un fabliau intitulé : *le chevalier qui fai- parler les ect.*

Vous y lirez le titre tout au long, et ensuite quelques vers de ce temps, du même auteur, qui n'ont presque pas de rapport au conte, après

lesquels le président Fauchet parle ainsi : C'est un conte de lourde mensonge et dont je fais mention, pour montrer à quoi de ce temps-là on prenait plaisir, et quelles inventions étaient estimées et plus agréables.

Soit que le président n'ait pas voulu donner d'extrait de cet ouvrage, ce qu'il a fait de bien d'autres presque aussi gaillards, parce qu'il lui a paru peut-être écrit en termes trop licentieux, soit qu'il n'en ait jugé que sur l'étiquette, il ne dit pas un mot du fond du fabliau, qui est très-plaisamment imaginé. J'ai cru, monsieur, que le moyen d'en rendre la lecture supportable, était de le mettre en vieux français. Ce langage autorise des expressions dont on ne s'effarouche pas comme on le ferait aujourd'hui ; et ne pouvant faire mieux, je me suis sauvé par le moyen d'un mot que j'ai emprunté de l'allemand. De plus, j'ai imaginé un prince malade, dont la guérison dépend d'un récit qui puisse dissiper son humeur noire. C'est un espèce d'avant-propos que j'ai mis aussi en vieux style, autant bien que je le pouvais à la campagne, où je suis sans aucun livre ancien que le président Fauchet et les facétieuses nuits de Straparolle ; et j'y ai ajouté une

façon d'épilogue, laquelle termine le premier conte qai a donné lieu à celui de Garin.

Cet ouvrage, s'il doit mériter ce nom, a été fait en moins de 24 heures; j'en donnai aussitôt le regal aux dames que vous connaissez, et qui étaient chez moi avec leurs maris. Comme elles ont lu quelques vieux romans, elles n'eurent pas besoin d'interprète; et sans se gendarmer du mot allemand, elles ne purent s'empêcher de rire de l'idée comique et extravagante de l'auteur de ce fabliau, que, pour le fond du conte, ainsi que vous le verrez, j'ai pris la liberté de corriger dans trois ou quatre endroits.

Je vous estime assez discret pour ne faire aucun usage de tout ceci. Vous me désobligeriez extrêmement; c'est une folie qui m'a passé par la tête, dont vous êtes complice: si elle a plû ici, je suis sûr que la complaisance y a plus de part que toute autre chose; et je compte que vous me renvoyerez très-promptement mon original ou plutôt mon brouillon sans en tirer copie. Je vous avoue que je ne vous pardonnerais pas de le rendre public. Je me flatte que vous m'aimez assez pour ne me pas donner cette mortification, et

que vous n'abuserez pas de la confiance entière que j'ai en vous. Bien des respects pour votre chère épouse ; et croyez que je suis, avec l'amitié la plus sincère,

Votre, etc.

Ce . . . Déc. 1746.

NOCRION,

CONTE ALLOBROGE.

GUIGUE VI, roi des Allobroges, (1) surnommé Amençon le Gaillard, parce que en ses dits et propos avait toujours le mot pour rire, chût dans telle griève et étrange maladie pour avoir été par trop brusque soldat de Cupidon, et asservi à Dame Cyprine, que bien que jeune encore, en était devenu à bien peu nul et tout élangoureux, si que angoisse doloreuse et rongearde le minait petit-à-petit, et fesait appréhender que ne finât malheureusement bientôt ses jours; quelque diligence que Bietrix sa mère, appelée la Roine Blondine, à cause de la couleur de sa cheveleure, mît à y chercher remède; les myres (2) et les physiciens (3) assemblés par son ordre, loin par leurs topiques d'y apporter soulagement, ains au contraire empirèrent son

(1) Les habitans du Dauphiné.
(2) Chirurgiens.
(3) Médecins.

mal, et soi trouva le roi si rempli de mélancolie, que rien plus, au moyen de quoi on ne l'avait veu rire de plus de six mois en ça, lui qui avait de coûtume de gaber (1) à tous venans. Adonc la roine, qui était la plus cointe (2) et vertueuse princesse dont oncques l'on eût entendu parler, jouant alors à quitte ou à double, députa vers un ancien chevalier, le plus savant et usité en l'art de Nigromacie, qui fût pour lors vivant, pour savoir d'icelui se il n'y avait pas espoir de guarison.

Le chevalier Nigroman, après consultation des astres et influences, répondit que jamais ne guarirait le roi des Allobroges, si ce ne était que après avoir été baigné par sept jours en l'eau d'une fontaine qui était vers les marches d'Allobrogie sur une haute montagne appelée Artiphée, et être ressuyé par sept belles pucelles nues; il ne se rencontrait par après quelqu'un, qui par menus devis et propos joyeux, ne eût le secret de fondre l'humeur noire du prince, de lui dilater la rate et de lui réchauffer le cœur que avait tant engourdi.

La roine oyant telle réponse, tomba en grande admiration d'icelle et de la nature du remède, et

(1) Railler, plaisanter.
(2) Belle, jolie, bien mise.

fit moult beaux préparatifs pour mener son fils à la fontaine d'Artiphée ; chariots, chevaux, mulets et autres bêtes de somme tiraient équipages commodes et somptueux ; et le roi Guigue, et la roine Bietrix sa mère, suivaient dans un char découvert, précédé par harpeurs, fluteurs, jongleurs, troubadours et bâteleurs, les plus idoines et experts pour jongler, gaudir et bâteler le monarque ; mais iceux avaient beau employer gesticulations ridicules dans leurs danses et récits ; leurs chansons, laïs, virelais et sirvantes (1) destinés à le ébaudir, ne firent que agraver son ennui et fâcherie.

Enfin, après avoir cheminé par plusieurs jours l'on arriva à la montagne Artiphée. Amançon, baigné dans la fontaine pendant sept jours, et ressuyé, et réchauffé par sept frisques (2) et gentes pucelles de quinze ans que la roine mère avait recouvert avec grand peine et soin, sembla prendre tant de plaisir dans les mains de ces belles filles, que l'on apperçut quelqu'une mutation en icelui ; et que en après les sept bains, les myres et physiciens qui le gouvernaient, pu-

(1) Satires.
(2) Jolies, mignones.

mal, et soi trouva le roi si rempli de mélancolie, que rien plus, au moyen de quoi on ne l'avait veu rire de plus de six mois en ça, lui qui avait de coûtume de gaber (1) à tous venans. Adonc la roine, qui était la plus cointe (2) et vertueuse princesse dont oncques l'on eût entendu parler, jouant alors à quitte ou à double, députa vers un ancien chevalier, le plus savant et usité en l'art de Nigromacie, qui fût pour lors vivant, pour savoir d'icelui se il n'y avait pas espoir de guarison.

Le chevalier Nigroman, après consultation des astres et influences, répondit que jamais ne guarirait le roi des Allobroges, si ce ne était que après avoir été baigné par sept jours en l'eau d'une fontaine qui était vers les marches d'Allebrogie sur une haute montagne appelée Artiphée, et être ressuyé par sept belles pucelles nues; il ne se rencontrait par après quelqu'un, qui par menus devis et propos joyeux, ne eût le secret de fondre l'humeur noire du prince, de lui dilater la rate et de lui réchauffer le cœur que avait tant engourdi.

La roine oyant telle réponse, tomba en grande admiration d'icelle et de la nature du remède, et

(1) Railler, plaisanter.
(2) Belle, jolie, bien mise.

fit moult beaux préparatifs pour mener son fils à la fontaine d'Artiphée; chariots, chevaux, mulets et autres bêtes de somme tiraient équipages commodes et somptueux; et le roi Guigue, et la roine Bietrix sa mère, suivaient dans un char découvert, précédé par harpeurs, fluteurs, jongleurs, troubadours et bâteleurs, les plus idoines et experts pour jongler, gaudir et bâteler le monarque; mais iceux avaient beau employer gesticulations ridicules dans leurs danses et récits; leurs chansons, laïs, virelais et sirvantes (1) destinés à le ébaudir, ne firent que agraver son ennui et fâcherie.

Enfin, après avoir cheminé par plusieurs jours l'on arriva à la montagne Artiphée. Amançon, baigné dans la fontaine pendant sept jours, et ressuyé, et réchauffé par sept frisques (2) et gentes pucelles de quinze ans que la roine mère avait recouvert avec grand peine et soin, sembla prendre tant de plaisir dans les mains de ces belles filles, que l'on apperçut quelqu'une mutation en icelui; et que en après les sept bains, les myres et physiciens qui le gouvernaient, pu-

(1) Satires.
(2) Jolies, mignones.

blièrent que le péril en était hors, et ne fallait plus que chercher quelque autre moyen propre, pour divertir le monarque de son humeur triste, par récit joyeux et qui emportât la pièce; puisque les jongleurs et toute la gent commique ne y avait fait œuvre.

La roine, dans sa détresse, eut encore recours au chevalier Nigromancien, et lui ayant député un sien majordome avec présens de robe et chapels (1) en broderie de orfrois, (2) icelui chevalier, instruit que les pucelles avaient ja un tentinet fait venir l'eau à la bouche d'Amançon, manda à la roine que après avoir feuilleté ses livres et grimoires, avait trouvé que auxdites pucelles était réservée la guarison de son fils; que a donc pour y parvenir, chaqu'une des sept eût à lui narrer une histoire joyeuse et gaillarde, sous promesse que celle qui le faisant rire le plus, en tirerait signe certain de santé, deviendrait roine des Allobroges, et partagerait son lit royal avec lui.

La réponse venue donna grand ébahissement à la roine mère, et moult de joyeuseté et pensement au cœur des pucelles, qui toutes sept bien

(1) Chapeau.
(2) Plaque d'argent d'orfèvrerie.

damoiselles étaient, et de extraction noble, chose rare et merveilleuse en ce temps! Amançon, qui les avait nues examinées, sans y trouver surot ni malandre; ains blanche peau, tétons fermes, belle chûte de reins, fesses rebondies, cuisses rondes, pieds petits, jolis minois, et le reste à l'avenant, ne était mie fâché de la condition imposée par le Nigromancien, puisque dans son pis aller ne pouvait que tomber debout: de rire ne manquait d'envie, ains ne le pouvait faire, bien que y dressât sa volonté; du tout a donc se refera au chevalier, et étant donné terme de trois jours aux pucelles pour se remembrer (1) leurs histoires ou fabliaux; enfin le tiers jour venu, la roine ayant mis dans son devantier sept bulletins, dont sur chacun de iceux était inscrit le nom d'une des pucelles, les fit tirer au sort, pour que aucune ne eût avantage de primauté sur ses compagnes: les six premières tirées, recitèrent au roi l'une après l'autre, en présence de la roine mère, du grand Sénéchal et du premier secrétaire, leur conte, que celui-ci écrivait à fur à mesure; mais bien que ils fussent tant plaisans, et rempli d'avantures

---

(1) Rappeler dans la mémoire.

badines et ridicules, le roi ne en fut ému et n'eut métier de rire ; or quand ce vint au tour de la dernière pucelle, laquelle issait de la noble maison de Italie, appellée Nocrion, dont portait le nom, et qui avait ententivement écouté les six autres, elle vint à trembler comme feuille, et soy jettant aux pieds d'Amançon : Sire, dit-elle toute craintive, je serais prête à vous raconter le fabliau le plus étrange que oncques oüistes, et le aurais ja commencé, si ne fût un mot seul qui me arrête. Quel mot, reprint le Roy tout ébahi ? Est-il tant essentiel que ne puissiez vous en passer ? Oui voirement, dit la pucelle, et la pudeur vergogneuse me enjoint de ne le prononcer ; mais je vous le ordonne, répliqua le Monarque. Ah ! Sire, dispensez me en, ou me enseignez un équivaillant ; lors je obéirai, car ne suis assez grande clergesse pour cela.

La Roine Blondine présente à la querelle en fut toute rouge de colère. Et comment, sotte, voulez-vous que mon fils le vous dise, s'il ne sçait de quoi il se agit ? Vous en avez autant et plus que moi, Madame, ajouta la pucelle, et le pouvez nommer si le voulez, bien est vrai que il est d'autre couleur ; et bien plus qualifié. Je veux mourir si je y entends rien, dit la Roine, cette fille

fille a l'entendement bestourné (1). Quant est de moi je cuide, si ne me trompe, être au fait de ceci, repliqua Amançon, en souriant d'un ton malin. Necrion moult honteuse ne sonna mot, la Roine en fut toute vermeille; et le Roy continuant son propos: Bien, Madame, donnons-lui donc un nom, et nous sçaurons une histoire dont le prélude si fort me intéresse. La pucelle baissa la veue, et par son silence ayant fait comprendre que il avait deviné le énigme, Bietrix qui de prime abord avait été tant embarrassée que rien plus, s'éclatant de rire : Oh ! Sire, reprit-elle, dites vous-même le mot si le voulez, il sera meilleur en votre bouche que en la nôtre, impossible est que de nous puisse sortir parole si effrontée et audacieuse; mais pour autant, ayant égard à pudeur féminine, adonc servez-vous des anagrame, périphrase, logogriphe, ou autre moyen duisant, pour que la pucelle puisse satisfaire à votre plaisir et vous rendre vigueur et santé. Oh ! dit le prince, bien facile est la proposition, mais l'exécution mal aisiée : le anagrame serait par trop court et inintelligible ; la périphrase par trop longue et confuse, et le lo-

(1) L'esprit renversé.

gogriphe par trop obscur et embarrassant. Faisons mieux : je sçais un peu les langues étrangères, voulez-vous que je lui donne un nom latin, italien, espagnol, allemand ? Je aimerais mieux, reprint la Royne, que ce fût en langage de Allemagne ; personne de nous ne le entend, à tant la pucelle le prononcera sans rougir, et nous l'oyerons sans qu'il blesse nos pudibondes oreilles. Bien donc, gente pucelle, dit le Roy, sçachez que dans tout le pays des Allemands ce que ne osez nommer s'appelle *fotz* : souvenez-vous en bien. Commencez adonc votre fabliau, et parlez hardiment ; tant plus il sera gaillard, tant plus il me fera plaisir : vous, mon secrétaire, soyez attentif et ne en perdez un mot.

Adonc Nocrion se estant par la volonté du Roy assise vis-à-vis de lui dans une chaise à dos, parla ainsi à voix haute et claire.

Il y avait autrefois, Sire, un gentil Chevalier qui, pour sa beauté et sa corporence, était sans parangon. Pour le bel (1) engin, la forte membrure, nul ne lui était comparable ; et n'y était d'autre vice en lui que d'avoir petite chevance

(1) Esprit. Jean de Meung dans son codicile dit : Élevons nos engins et nos affections.



et richesses à l'avenant. Dans cette situation où icelui était sans presque denier ne maille, on publia chez le Roy de Portingal un (1) behour et tournois où tous Chevaliers étaient invités sans que nul pût soy dispenser de y entrer en lice et de tournoyer, si ne voulait commettre son honneur et passer pour couard et vilain.

Adonc nostre Chevalier que on nommait Amador le gentil, vendit ou mit en gage le petit bien dont légierement et non sans peine se substantait, pour se mettre en route, acheta un destrier (2), print un Escuyer, et fit fourbir son armure pour qu'elle fût propre à la jouste.

Après avoir cheminé pendant cinq jours, Amador et l'escuyer arrivèrent dans un prez és environs d'une fontaine de la plus belle eau qu'il fut possible de voir; icelle était entourée de pins verds et bien plantés, et formait maints ruisselets qui arrosaient la tendre herbette: là, apperçeurent trois jeunes filles de beauté supernaturelle qui soi lavaient dans la claire fontaine ou prenaient leurs ébats et déduits; leurs guimples, atours, coëffes, ornemens de tête; leurs vêtemens cou-

---

(1) Joûte, combat.
(2) Cheval de bataille.

verts de riches recamures (1) et leurs blanches chemises du plus fin lin, gissaient au pied d'un arbre qui, par son ombre touffue, les entretenait à l'abri du Soleil.

Cette veüe, aussi inopinée que merveilleuse, occupa quelque temps le Damoisel, sans peur du sort malencontreux de ce chasseur qui, mué en cerf, fut dévoré à belles dents par les chiens de sa meute; il demeura coi en ces lieux champêtres, ne regardant que avec envie telles beautés livrées sans voiles aucuns à ses regards audacieux, et sur le tout ententivement considérait leurs blancs tetins, les mieux troussés que l'on eut sçeu rencontrer, qui ne avaient moins de puissance de attirer et retenir un si gentil Chevalier que le aimant, le fer et le ambre le festu, et eussent ému les Hermites même de Thébaïde, au point de leur faire desirer le dernier point de la félicité amoureuse.

Tandis que Amador retenant son haleine était ainsi regardant ces gentes femelles, l'escuyer plus atteint du desir de soi emparer de leurs accoutremens que des beautés de leur deshabillé, sautta jus de son cheval, print leurs habits, les

(1) Broderies.

mit en crouppe derrière lui et marcha en avant. Les trois baigneuses ce appercevant et en même moment Amador, lui en firent leurs doléances. Le Chevalier plus que outré de l'insolence de son escuyer, piqua fièrement son destrier après lui, et ensuite de aigres remontrances le contraignit à reporter les hardes et linges où icelui les avait prins ; puis craignant avoir encouru l'inimitié de ces trois Dames pour les avoir ainsi par trop nuës considéré, ou de estre feru de leurs beautés sans espoir du guidon de amoureuse mercy, il print congié d'icelles sans mot dire avec non moins de grace que de politesse.

Quand le Chevalier s'en fut parti, ces trois personnes, de beauté plus que humaine, puis que elles étoient voirement Fées, se reprochant de n'avoir pas reconnu par quelques dons l'honnêté d'Amador, le rappellèrent. Il serait indaigne (1) et malhoneste, gentil Damoisel, dit la plus âgée, que Fées, telles que nous, fussions en reste avec vous, parquoi voulons chaqu'une vous faire un don. Voici le mien : vous serez bien veigné (2) et accueilli de tout un chaqu'un, et

(1) Indécent.
(2) Reçu.

sur le tout du beau sexe près duquel serés renommé par vos prouesses : et par tous lieux où vous p roitrez, on vous offrira à l'envi chevance et argent, de sorte que ne serés plus jamais en disette de bi n quelqu'oncque. Moi, la deuxième Fée, je entends lui faire un présent nouvel et moult singulier... En celui endroit la pucelle soi arrestant rouge comme charbon, et le Roy la jugeant en embarras : Si ce est le nom allemand que vous avez oublié, il s'appelle *fotz*, dit-il : poursuivez. Bien donc, Sire, reprint la fille, la Fée lui dit en riant : je veux qu tout *Fotz* que il voudra interroger soit forcé de répondre aux questions que lui fera ce courtois Chevalier.

Ma sœur, adjouta la troisième, votre présent n'est mie complet, je le paracheverai ; par ainsi je prétends que, où par impréveu événement le *Fotz* ne pourrait parler, son voisin réponde pour lui.

Amador qui n'avait jamais veu de Fées et ne cuidait pas que ces belles Nayades fussent telles, demeura moult estonné de leurs gaillards propos; et pensant que avaient voulu se gaber de lui, les quitta assez brusquement, et rejoignit son escuyer auquel récita les dons extraordinaires que il venait de en recevoir ; ains plutôt

les railleries que il se persuadait avoir essuyées d'icelles.

L'escuyer en faisait encore de grands éclats de rire, quand un Damp (1) Abbé, lequel sur sa monture allait traverser la voie où ils s'entretenaient, ayant choisi (2) le Chevalier, piqua vers icelui, mit pied à terre, et humblement le supplia de recevoir tout ce qui était pour alors de sa dépendance. Amador confus ne savait que répondre quand l'escuyer lui approchant de l'oreille : Par Mr. Saint Avertin, lui dit-il, le fait n'est mie douteux, ce sont Fées, les dons ja opèrent. Pour en juger sans point de faute, interrogez le *fotz* de la jument, ce en est une qui sert de chevauchure à Damp Abbé. Le Chevalier ne fut brin retif à l'avis, et y ayant égard : *Fotz* de jument, dit-il, apprends-moi où va ton maître. Il va, répondit le *fotz* d'une voix enrouée mais distincte, voir sa mie, et lui porter l'argent de la sacristie et du revenu de l'abbaye, pour acheter robes et escoffions.

Damp Abbé, plus que émerveillé de entendre parler sa monture par endroit si nouveau, en

(1) Damd vient de Dominus, Dom.
(2) Apperçu de loin.

cuida mourir de frayeur; il jette habit, bourse, et tout ce qui était nuisible à soy sauver, prend la fuite à beau pied sans lance, et ne ose jeter un regard sur sa jument que il croit possédée de Luciabel (1), ou tout au moins de Béelzebut. Amador le appelle en vain: il court; adonc le Chevalier mettant à bas tout scrupule, se empare de la dépouille du moine, que il prent comme un présent de la première Fée.

Après avoir chevauché par monts et par vaux les quatre jours ensuivans, Amador et l'escuyer arrivèrent sur le vespre au Chastel d'une jeune, gente et riche veuve, qui ce jour était en nombreuse compagnie. Dès l'abord que il parut, tout le monde lui vint au devant, et à peu ne tint que la veuve et toutes les dames de sa suite ne se le arrachèrent; c'était à qui ferait plus de blandices et caresses. Le Chevalier fut d'autant mieux content de l'accueil, que la dame châtelaine était frisque (2), gaillarde, et joignait à beauté non commune esprit presque céleste. Les tables levées, la veuve retenue par la présence d'une sienne tante, qui, de peur des es-

(1) Lucifer.
(2) Jolie, mignone.

prits, avait fait dresser une couchette dans sa chambre, fit conduire Amador dans un appartement non moins superbe que entendu ; et il n'y fut pas plutôt entre deux blancs linceüils tous parsemés de roses, que la veuve appelant la plus jeune de ses femmes : Or ça, ma mie, lui dit-elle tout bas, allez tenir compagnie au bon chevalier Amador qui semble un épervier, tant il est éveillé, gai et mignon, et lui dites que à votre place je irais moi-même si ce ne est ma tante dont la présence m'est enhui (1), insupportable et moult incommode.

La fille rouge comme braize à peu ne tint que ne obeit point au commandement, tant sage était et vergogneuse. Saintes lois ! dit-elle en chemin, protectrices de mon honneur, éveillez-vous et regardez le mal qui lui pend à l'oreille : ne permettez pas que je succombe, et que, en faisant le vouloir de Madame, je laisse aussi flétrir le bouton épanoüissant, la rose vermeille et la fleur non éclose de ma virginité qui me ont fait jusque enhui marcher la tête levée. Telle était de premier abord la résolution de la suivante : ains par le pouvoir forcé de la Fée (faut croire) pour-

(1) Aujourd'hui.

suivit sa route avec une dévotion toute autre que dire ses heures, et si elle fut aise par la suite, pas ne faut, Sire, le requérir; par quoi vint se couler tout bellement dans le lit du Chevalier qui commençait à soy reposer. Qui va là ? dit Amador se éveillant en sursaut, et sentant quelqu'un se glisser auprès de lui. Ne ayez peur, répondit la Dariolette (1), en lui baisant la main que elle lui porta dans la suite sur ses tétins : je appartiens à Madame qui en sa place me envoie devers vous, de peur que tout seul ne vous ennuyez cette nuit. On peut bien se imaginer si le Chevalier sentant la douceur et fermeté de peau de la suivante la reçut mal; ains au contraire la embrassa tant à son avantage, et de telle sorte que il lui fit danser le braale guai, où l'on fait les filles femmes, et expérimenter le mal (que on dit, Sire,) qui ne se sent que au premier assaut de telle forteresse, bien est vrai (dit la cronique de cette histoire véritable) que la voyant dans l'abord un peu fâchée et ébaïe de cette première secousse, fit soudain la seconde charge et plusieurs autres par après, le tout suivant le don de la Fée; ce qui plut tellement

(1) Fille suivante.

à la Dariolette que, sans plus penser à la cuisante desfloraison, y print si grand goût que était preste encore à demander que il recommençât, quand Amador en la caressant et lui témoignant vouloir prendre quelque repos, fit signe du doigt au *fotz* de répondre, et lui dit : Mon joli ami, apprenez-moi sincèrement de quelle part vous êtes ici venu. Ce est Madame qui le me a commandé ne pouvant venir elle-même, répondit-il, on vous en a déjà asseuré.

La pauvre soubrette émerveillée de se entendre ainsi parler sans ouvrir la bouche fut si tellement frappée d'effroi, que sortant brusquement du lit se enfuit en chemise dans le cabinet de la Chatelaine sa maîtresse. La dame qui était à se pimpelotter (1), la voyant toute hors d'elle, lui demanda la cause du peu de séjour emprès d'Amador. Ah! Madame, répondit en tremblant la fillette, bien est vrai que le Chevalier est gentil et rude joûteur, quoiqu'il ait sonné la retraite un peu plutôt que ne aurais voulu, pour l'aise et bien de ce plaisir que ne connaissais encore; mais il me a semblé si doux, que je ne sçavais si ce était fantôme ou chose véritable ;

(1) Se faire accommoder pour être pimpante.

de manière que cette effrénée volupté a cuidé chasser l'âme de mon corps pour occuper par trop de place en mon cœur. Cependant le courtois, et presque infatigable Amador, a un vice par trop grand et anguillonneux (1). Quel est donc ce vice, soy s'écria la belle veuve? Ah! Madame, repliqua la suivante, il a le secret de faire parler les *fotz*; ils répondent juste à ses demandes. Quels contes me faites, reprint la Chatelaine en soy éclatant de rire. Je ne exige pas que me en croyez sur ma parole, dit la soubrette, mais je le ai entendu de mes deux oreilles: je en jure par M. Saint Guignolet (et serais encore côte à côte du Chevalier, se ne était la frayeur que m'a causée si singulière avanture; au demeurant, si n'adjoutez foi à mon serment, faites-en vous-même épreuve. Allez sotte, dit la dame d'un ton sévère, allez couchier; nous verrons demain ce qui en sera: pour moi je vais me mettre au lit.

Le Chevalier avait ordonné ses affaires pour partir le lendemain à matin, quand la Dame du château, épreinte de curiosité, mit à profit le sommeil de sa tante, entra dans la chambre de

(1) Cauteleux, malin.

Amador qui ja était levé, pour de lui octroyer encore un jour de résidence sous prétexte plausible et apparent; ce que ayant obtenu et le prenant par la main : Seigneur Chevalier, lui dit la veuve, bien que jeune, je ai veu du monde de tout pays et état : qui plus est, je ai beaucoup entendu réciter histoires étranges et merveilleuses, mais rien ne peut estre apparagé (1) au plaisant talent que l'on dit que possédez. En dois-je croire ma fille de chambre ? Et que vous a-t-elle dit, ma belle Dame, reprint Amador ? Chose du tout incroyable et ridicule, que faites parler les *fotz* quand vous plaît, cela voirement est impossible. Rien n'est pourtant plus véritable, repliqua Amador avec non moins de douceur que de modestie : si le voulez, en ferez expérience sur l'heure. Certes, dit lors la Chatelaine toute ébaïe, je veux sçavoir le vrai de ceci; et malgré ce que affirmez sur l'article, je gage bien mon diamant contre cent pièces d'or que jamais ne ferez parler le mien... Je tiens le pari, repliqua Amador, et me engage à lui faire dire au moins trois mots quoique légèrement fatigué de... Sept, si le pouvez, interrompit la veuve; je le vais préparer à

(1) Comparé.

vous donner audience, et reviens dans le moment faire apparoir votre béjaune.

La Chatelaine, en achevant, soy retira dans son cabinet; mais le discours de la Dariolette et le ton ferme du Chevalier ayant mis son esprit ja alarmé en détresse, à tout hazard, et pour ne perdre la gageure, elle se avisa d'une précaution plaisante, mais non moins sage que utile, pour ôter la parole à ce que on voulait lui faire accroire estre une bouche; et moult contente de la ruse; revint par après toute joyeuse retrouver Amador. Or, voyons à présent, dit-elle, beau Chevalier, l'effet de votre pouvoir magique, interrogez à votre aise... Amador regardant lors la veuve qui tant belle était, de sorte que tout ébahi de sa grande beauté, il lui répondit : par ma foy, Madame, mon cœur, mon corps et toute ma chevance est à votre commandement, et n'est rien qui vous peut plaire que ne fisse volontiers, tant est doux votre regard et belle contenance... Il ne est question de doucereux compliment, reprint la veuve, il se agit de la gageure convenuë, nous parlerons en après du reste. Bien donc, repliqua le Chevalier mettant un genoüil bien humblement à terre, Sire *Fotz*, objet de mes plus chers desirs, apprenez-moi ce

que votre tant belle maîtresse vient de faire dans son cabinet. Amador regardant malignement la veuve, attendait la réponse, mais au diable si le *Fotz* répondit; il ne déserra pas seulement les lèvres, faute de pouvoir prononcer un tant seul mot; et la question se repliqua maintes fois avec aussi peu de succès, maugré les conjurations du Chevalier,

Adonc Amador tout hors de lui, soy arrachait les cheveux de dépit et de rage, non tant de desplaisir de perdre le pary, que le beau don qu'il avait reçu de la deuxième Fée. Cependant la dame riant en par elle et se gaussant le agaçait et le vilipandait, de façon que aurait voulu être mort, quand l'escuyer caché dans un cabinet, sortit d'icelui; et voyant que son maître suait sang et eau pour le silence du obstiné et du superbe *Fotz*, si que toutes les parties de son corps en furent tant débilitées que était prêt à se pâmer: Et quoi donc, Monseigneur et maître, lui dit-il, il semble que dans ce moment avez l'entendement tant embroüillé que avez totalement mis en oubli le don des Fées: ne vous souvient-il, beau Sire, que la moins âgée d'elles a dit que si par cas non prévû le *Fotz* perdait la parole, son voisin la prendrait pour lui...? Ah! trop féal

et secourable ami, se recria lors Amador, en soy jetant au colet de l'escuyer, tu me rends la vie. Bien donc, gentil petit voisin, mon bien aimé, apprends-moi pourquoi le *fotz* ne veut mie me répondre... Eh! comment diable parlerait-il, dit lors le voisin d'une voix claire et haute, il a la bouche pleine de coton ou de laine; car ce lieu est tant ténébreux que je n'y vois pas trop clair. En un mot, Madame lui en a tant et tant fouré dans la bouche que il est prêt de en étouffer. Tirez-le de cettui embarras, et verrez comme quoi il bavardera : je sçai bien l'envie qu'il a de parler, ce ne est de hui que nous nous connoissons; il ne fait presque rien en matière de galanterie sans mon secours.

Si le Chevalier ne se pouvait tenir de aise, la dame Chatelaine bien ébahie était demi morte, et suffoquée de pudeur et de honte. Ah! gente veuve, dit lors Amador toujours à genoux, jouez avec moi à beau jeu sans villenie, arrière tout dol, malengin (1) et supercherie. La dame se laissant adonc amollir par les doux propos du Damoisel, qui de amoureuse tristesse, et pour voir sa Dame courroucée, répandait de grosses larmes

---

(1) Tromperie.

et en abondance; et lui ayant octroyé de décotonner lui-même le pauvre muet, il n'eut sitôt recouvert la parole dans les mains du Chevalier, que il parla plus que ne aurait voulu la veuve; et sans attendre interrogation, adonc apprint d'icelui le gentil Amador, comme quoi amour, ce petit archevot, avait subjugué le cœur de la Chatelaine, si que ne aspirait que à le faire seigneur et maître de son corps et de toutes ses chevances.

Le Chevalier acertené du fait par le silence de la veuve qui ne niàit les discours du *Fotz*, le print au mot, et la nopce se fit avec moult contentement du babillard qui soy ressentit bien amplement, avec joyeuseté et à bouche que veux-tu, des plaisirs amoureux dont avait été sevré depuis le veuvage.

Par ainsi Amador, par la faveur si singulière des trois Fées, en soy mariant avec la dame du Chatel, eut richesses et bobans (1) à souhaits ainsi que fortune stable et brillante, dont fit part à l'escuyer auquel avait si autentique obligation; puis avec icelui passa en Portingal, où par adresse et bravoure obtint le prix

---

(1) De quoi vivre somptueusement.

de la joûte : et tant plut aux femmes pendant le peu de séjour que y fit, que ne en partit sans y avoir bâti cinq ou six petits Portingalais.

La pucelle Nocrion eut à peine finé de narrer son fabliau, que le Roi Amançon lui sauta au col, et à bien peu ne tint qu'il ne allât de vie à trépas par force de rire ; puis après avoir ordonné au secrétaire de écrire ce conte en lettres d'or dans ses archives, se remembrant la gentillesse du corps de la pucelle, ensemble la grace naïveté et modestie sans pareille dont avait récité l'histoire de Amador le gentil ; outre plus, ensuivant la prédiction du sage Nigromancien recouvrant dans le moment la santé ferme, et telle que avait avant sa maladie ; il ne voulut différer ses nopces : par quoi, la gente Nocrion qui sur tous les biens qui lui pouvaient advenir, ne en desirait un plus grand que celui-là, et connaissait combien lui était avantageux, fortifiant par blandices, mignardises et caresses permises l'amour du Roi Amançon : icelui la mena droit au Moustier (1), d'où après cérémonies en tel cas requises, la conduisit dans le lit royal ; là en après maints baisers préparatifs, plus doux

(1) Au Temple.

que miel, qui n'étaient proprement baisers, ains appas de sucre et canelle; et après avoir succé le nectar que il cueillait sur les lèvres coralines de la pucelle, il entra enfin dans le palais de Gnide, et eut jouissance avec elle à plusieurs reprises du plaisir le plus cher et le plus exquis que sçaurait procurer Cupidon et sa mère. Et comment ce monarque ne le eût-il fait avec satisfaction indicible? la pucelle après le premier assaut soutenu par icelle avec fermeté meslée de plaintes moitié dolentes, moitié joyeuses, le liant dans ses amoureux bras; après lui avoir donné maints tours de bec, pigeonnant et folastrant avec la liberté que deux époux peuvent prendre, lui dit: Bien, mon Roi, y a t-il quelque vice en mon corps qui mérite le moindre dédain? Certes ce tetin ne vous semblera mol, ne l'un trop prochain de l'autre. Ces bras qui vous serrent sont charnus à suffisance, ces cuisses rondes et fermes; quant au reste ne y a rien en moi qui ne pût contenter le plus grand des Dieux: et vous mon tout seul et bel ami à qui je viens de le abandonner, quel plaisir ne en avez receu et ne en recevrez vous à volonté.

Enfin, la nouvelle Roine Nocrion fut si bonne maîtresse en subtilité féminine, et sçeut tant bien

allecher Amançon par paroles lascivement honnêtes, baisers pudiques et mignards, et embrassemens excitatifs, que depuis en ça le monarque l'aima à toujours et en eut belle et nombreuse lignée : icelle regna longues années sur le trône des Allobroges, et ne print fin, comme récitent les histoires, que par la mort du fils Dauphin d'un certain *Humbert* qui fit présent de son Royaume au monarque regnant dans les Gaules.

Fin de Nocrion.

CLEON.

CLÉON,

RHÉTEUR CYRÉNÉEN,

OU

APOLOGIE

D'UNE PARTIE DE L'HISTOIRE NATURELLE:

TRADUIT DE L'ITALIEN.

Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit. *Virg. Æneid. 4. v. 28.*

---

by C. C. F. de Thorel de Campigneulles

A AMSTERDAM.

1750.

AVERTISSEMENT

DU

TRADUCTEUR.

CE livret, pour être entendu de bien des gens qui ne feront nulle réflexion au titre, aurait en besoin d'une Préface; je n'en ferai cependant point; la plupart imaginent que c'est un froid étalage des peines qu'on a prises, ou d'ennuyeuses excuses des fautes qu'on a faites : ils ne la liraient pas. Ce n'est donc qu'au petit nombre des Lecteurs attentifs que cet avertissement est adressé : plus équitables, sans doute, ils ne trouveront pas étrange que je fasse une légère mention du soin que j'ai pris pour conserver les beautés de l'original, et de la crainte où je suis de n'avoir pas réussi.

Je me suis plus attaché à l'idée de l'Auteur qu'à la hardiesse des figures dont il s'est servi pour l'exprimer. Je sais qu'une pensée n'est belle qu'autant qu'elle est juste; que la manière

d'écrire la plus naturelle est la meilleure, et qu'on ne s'écarte de la noble simplicité des anciens que par faiblesse de génie ; c'est ce qui m'a fait négliger les jeux de mots, les pointes, les quolibets et tous les Concetti *dont notre apologiste est plein, suivant le goût des meilleurs écrivains de sa nation.*

Au risque de le défigurer tout-à-fait, je n'ai imité son style que de fort loin. On donne dans le faux quand on affecte le brillant : on ne peut éviter l'enflure quand on veut s'élever au pompeux.

La langue italienne ressemble à une coquette fardée qui veut plaire à force de pompons et de mignardises ; la nôtre est une beauté sage et modeste qui plait sans le vouloir, et dont les graces naturelles font le principal ornement. Quelle témérité serait-ce de leur prêter le même langage ! aussi ne l'ai-je pas fait ; mais il fallait en avertir.

Je n'ai point lu le opere burlesche di M. Francesco Berni, di M. Gio della Casa, del Varchi, del Mauro, di M. Bino, del Molsa, del Bolce et del Firenzuola ; *imprimées à Florence en* 1548 : le Boccalini *m'apprend seulement*

que sous *l'allégorie du* four, *des* figues *et de la* fève, Jean de la Case, le Molsa *et* le Mauro, *dans leurs* Capitoli, *ont décrit en vers le commerce secret dont* CLEON *fait l'histoire en prose : peut-être est-ce la moitié du livre d'Antoine* Panormita, *dont le manuscrit a été longtemps dans la bibliothèque du Grand Duc.*

Que l'Auteur de cette apologie prétendue soit mâle ou femelle, il n'importe : quoique l'un soit plus probable que l'autre, l'alternative est indifférente ; quel qu'il soit, il a une parfaite connaissance des poëtes et des bons historiens, à ce qu'il m'a semblé.

Il lui arrive quelquefois d'employer dans la même phrase des métaphores tirées du négoce, du pélérinage et de la dévotion. La confusion de ces différentes figures relatives au même objet, ne peut manquer de répandre l'obscurité dans plusieurs endroits de la narration qui ne se trouverait pas mal d'un commentaire : mais ne faut-il rien laisser à deviner au Lecteur ? ce serait trop se défier de sa pénétration que de vouloir tout éclaircir.

Je n'ai pas jugé à propos de traduire le titre des trois parties de l'histoire de Cléon, ni les noms propres qui s'y rencontrent, soit parce

que leurs significations n'ont qu'un rapport très-éloigné au sujet, soit parce que la transposition et le dérangement des lettres dans plusieurs m'ont semblé renfermer quelque finesse que j'abandonne aux anagrammatistes comme aux amateurs de ces pénibles misères.

Il y a deux cents ans que ces sortes d'allégories étaient fort à la mode. Malgré le mauvais état du manuscrit, et les lacunes qui s'y trouvent, je ne crois pas cet ouvrage aussi âgé. Si l'auteur les y a laissées pour lui donner un air d'antiquité, je n'ai pas tout-à-fait secondé son dessein, car j'ai pris la liberté de les remplir toutes à l'exception d'une seule. Cette supercherie est si usée.

Reste à prévenir les reproches qu'on pourrait me faire d'en avoir fait la traduction. Indépendamment du goût du siècle, de la licence qui y règne, et de l'exemple des plus grands hommes qui ont écrit sur de pareilles matières avec moins de ménagement; si l'on remarque, comme on le doit, qu'il contient moins une apologie qu'une satyre du vice, souvent malheureux et toujours méprisé, je n'aurai rien à craindre.

LE

CHAOS.

LE CHAOS et la nuit m'ont donné l'être, comme à l'amour; la force et le mouvement intérieur d'une matière féconde, désignée par l'œuf d'*Orphée*, qui contenait le germe de tous les corps organiques, ont produit mon existence comme la sienne. C'est en conséquence des développemens successifs ménagés suivant l'ordre de la nature, et proportionnés à ses besoins, que nous jouissons l'un et l'autre de la lumière. S'il est la source des plaisirs, j'en suis le canal; il ne peut rien sans moi : c'est de notre union que dépendent la conservation et la félicité des hommes.

Leur aveuglement plutôt que leur reconnaissance nous a fait dresser des autels : cependant nous ne sommes point des Dieux. Les Dieux sont

essentiellement heureux, et nous cherchons tous à le devenir. L'indépendance est leur partage, souvent l'esclavage est le nôtre. Ils sont suffisans à eux-mêmes, et nous soupirons continuellement pour un bien qui dépend d'une infinité de circonstances étrangères. Maîtres de leurs cœurs, et leur donnant, pour ainsi dire, une nouvelle vie par les sentimens que nous leur inspirons, nous sommes l'ame de leur ame, ils nous adorent comme des Divinités; nous n'essayons pas de les détromper d'une opinion qui nous est si avantageuse.

Qu'Hercul s, Prométhée, Ogygès, Deucalion, ou quelqu'autre, nous ait conservé malgré le déluge; il est certain que nous sommes aussi anciens qu'aucun être pensant. Nous ne tirons pas vanité de notre origine : tout ce qui existe est de la même date à-peu-près et de la même antiquité; mais c'est par les talens que nous la faisons valoir et que nous lui donnons du relief.

Une longue suite d'aïeux, illustres par la haute réputation qu'ils ont acquise, est l'effet du hasard et ne doit énorgueillir personne. Tant d'autres objets nous rendent recommandables, que nous abandonnons volontiers celui-là au

préjugé, à la faveur duquel on imagine qu'une naissance distinguée tient lieu de mérite et de vertu. Les guerres que nous avons soutenues, les traités que nous avons conclus, les Empires que nous avons fondés, ceux que nous avons détruits, les nations qui nous ont été immolées, tant d'autres que nous avons rendu heureuses, les hommes dont nous avons peuplé la terre, les héros que nous avons formés, l'influence que nous avons sur les mœurs, les religions, en un mot, sur la surface entière de ce globe, et qui n'est point arrêtée par les abymes de l'Océan, sont des trophées plus glorieux, plus durables, et les seuls dignes de nous.

Nulle intrigue, nulle affaire où quelqu'un des nôtres ne soit mêlé : tout est soumis à notre Empire ; les Muses même sans nous auraient peu de puissance ; et si les auteurs à la mode étaient de bonne foi, ils conviendraient que c'est à l'impression que nous avons faite, ou aux desirs de mériter nos faveurs et nos applaudissemens, que l'on doit leurs ouvrages les plus estimés.

Il n'est pas étonnant qu'un pouvoir aussi grand ait porté les hommes à nous rendre des hommages

continuels, un culte assidu; nous sommes leurs idoles. Tantôt comme à *Baal*, ils se consacrent à nous avec l'ardeur de la plus vive flamme; quelquefois comme à *Moloch*, ils nous offrent des victimes qui nous sont propres, les mains encore fumantes du plus pur de leur sang; souvent comme à *Bel*, les repas et les festins sont témoins des honneurs divins qu'ils nous rendent.

Plusieurs philosophes nous regardent comme l'ame du monde, le conservateur des choses dont la nature emprunte sa force; il est vrai qu'ils nous supposent dans l'état de perfection pour lequel on nous a faits, c'est-à-dire, réunis à ce dont on nous a séparés lors du développement originel; car il est un premier principe, principe actif, auteur de la nature, même source de plaisir et de vie, seul objet auquel nous tendons sans cesse.

Si l'ame est, selon les plus éclairés de ces philosophes, une nature dans un mouvement continuel, l'acte singulier d'un corps organique, une proportion numérale, une harmonie élémentaire, une sensibilité mutuelle, un exercice commun de sentiment; est-il besoin de se fatiguer l'esprit pour lui trouver une place? on ne peut la loger autre part que chez nous, sur-tout ayant

égard en quelque façon au sentiment des *Stoïciens* qui la divisent en autant de parties qu'il y a de sens. Personne n'ignore avec combien de zèle et d'attention, de force et d'activité les sens se réunissent pour travailler de concert à notre satisfaction dans une dépendance absolue.

Mais c'est trop s'arrêter à des considérations générales que l'on trouvera peut-être exagérées, faute d'examen ; nous ne perdrons rien à détailler ; en exposant de bonne foi nos assujétissemens ; nos plaisirs en paraîtront plus vifs. L'imperfection donne du relief au mérite, la maladie donne un prix à la santé, le vice donne un éclat à la vertu.

Quoique le Créateur ait doué ses ouvrages de toutes les beautés et de toutes les perfections dont ils étaient susceptibles, il y a souffert quelques défauts, dans la crainte que l'homme timide n'en fût ébloui, et ne leur rendît un culte qui n'est dû qu'à la divinité : mais sa prudence devient souvent inutile par celle que nous prenons à les cacher ; et graces à la faiblesse des vues et des connaissances humaines, nous jouissons des honneurs dont je viens de parler, presque sans critique.

Associés aux mêmes travaux, unis aux mêmes

fonctions, nous n'arrivons pas au même but. Souvent nous passons la vie dans une indolence paresseuse; nous existons sans vivre: nous végétons. Quelquefois, esclaves d'un préjugé ridicule, nous renonçons à des biens réels pour en mériter d'imaginaires. Victimes de la crainte et de l'obéissance, nous nous arrêtons à des secours stériles sans oser secouer le joug qu'on nous impose, et nous saisissons un objet frivole qui ne peut procurer de solides plaisirs. Loin de nous ces êtres inutiles à la terre; les uns sont méprisables, les autres font pitié: ils sont tous à plaindre.

Plus ambitieux, plus adroits, plus intelligens, communiquons nos feux à tout ce qui nous approche: qu'une foule de desirs vole sur nos pas; qu'un mélange de rigueur et de complaisance retienne sans cesse nos adorateurs dans un équilibre d'espérance et de crainte: jouissons quelquefois du plaisir qu'il y a de s'amuser d'une ardeur sans la satisfaire: mais n'employons de finesse et d'hypocrisie que vis-à-vis de ceux à qui nous sommes sûrs d'en imposer. Ne nous laissons deviner qu'à propos. Tendres mouvemens, attitudes nouvelles, transports charmans, n'épargnons rien pour seconder les desseins de la Providence; enfin, par un manège étudié, un artifice officieux,

des attraits séduisans, une agilité infatigable, assurons-nous des succès les moins interrompus, soyons toujours secondés par mille graces naturelles ou empruntées, et méritons les plus grands éloges.

Rien n'est indifférent dans la conduite ordinaire des personnages illustres, les plus petites circonstances sont en droit de plaire, à plus forte raison celles qui découvrent leurs mœurs et leur caractère. Je ne dois donc pas passer sous silence que nous sommes grands tolérans en matière de religion. Nous regardons toute contrainte comme une source de divisions et de désordres, dont nous sommes ennemis: la douceur fait le fond de notre caractère ; nous ne sommes point contrarians ; jamais de querelle entre nous sur la manière de servir la Divinité et de se la rendre propice: à l'exception de quelques cérémonies qui ne peuvent varier, chacune a son rit et son usage particulier ; nous croyons l'honorer davantage par la différence de notre culte.

Cet honneur religieux se termine au plaisir seul, comme à sa fin nécessaire : nous lui sacrifions tout ; nos sacrifices seraient condamnables si d'autres principes les déterminaient, puisqu'ils ne sont permis que comme étant la suite ordi-

taire de son pouvoir souverain et de notre soumission parfaite.

Les aspersions, retranchemens, ablutions, fumigations et autres pieuses cérémonies que l'astre de la nuit, par exemple, exige de nous régulièrement pendant le temps le plus précieux de notre vie, sont toujours accessoires, relatives au culte principal. Elles ne sont regardées que comme des dispositions aux mystères, et de bonnes préparations pour y participer dignement.

Que les hommes fassent quelqu'attention au penchant invincible qu'ils ont pour le plaisir, notre divinité unique; qu'ils réfléchissent à celui qui est attaché aux actions nécessaires, à la variété infinie avec laquelle il se répand par-tout, aux nœuds charmans qui les en rendent si susceptibles et les y attachent si fort: ils conviendront sans peine que leur religion au fond n'est pas différente de la nôtre, que nous agissons plus raisonnablement et que nous sommes plus conséquens que la plupart d'entre eux.

Le caprice et l'inconstance dont ils nous soupçonnent ne nous peuvent être reprochés sans témérité. Sommes-nous capables d'agir ou de ne pas agir en conséquence de notre choix? pou-

vons-nous suspendre nos desirs et en retarder la marche pour les comparer les uns avec les autres ? l'humeur qui nous domine décide de nos actions. Quand nous nous laissons emporter par notre fantaisie, c'est dans l'espérance d'une situation plus agréable, d'un bonheur plus grand. L'ennui du repos qui nous accable, la privation d'un bien qui nous chagrine, le charme d'un sentiment inconnu qui nous séduit, le ressort secret qui nous meut, le desir violent qui nous presse, le goût d'un nouveau plaisir qui nous entraîne, l'inquiétude qui nous tourmente, ne nous laissent aucune liberté et nous déterminent infailliblement. Nous sommes obligés en conscience de suivre les impressions qui nous portent aux plaisirs ; ce sont des graces efficaces par elles-mêmes auxquelles il n'est pas en notre pouvoir de résister. Ces reproches d'ailleurs peuvent être rétorqués, et nous les ferions avec plus de justice.

Un portrait plus racourci et mieux frappé serait peut-être plus agréable : mais comment faire ? notre vie est si cachée, nous sommes si gênés par de maudites *Muselières*, nous nous montrons si rarement, qu'à l'exception de quelqu'amateur,

ou de quelque curieux, notre physionomie est presqu'inconnue. . . . .

. . . .

. . . . *Hiatus in M. S.*

. . . .

La fin du langage étant de faire connaître ses idées et de les faire enr dans l'esprit d'autrui par le moyen des mots propres qui en sont les signes, avec une connaissance assez exacte de ma langue, une expérience fort longue, et tout-à-fait maître de mon sujet, je pouvais espérer de peindre comme il faut et de tracer les beautés dont la nature nous a comblés; mais mes confrères souffriront-ils que je prenne la liberté de traiter une matière aussi délicate? ne me sauront-ils pas mauvais gré de révéler des mystères secrets avec tant d'indiscrétion; car il faut entrer en un certain détail et ne rien oublier pour que le portrait nous ressemble. Si je dis la vérité sans précaution, ils me feront une querelle et une querelle juste, puisque la vérité toute nue n'est faite que pour quelques mortels privilégiés, quelques sages de la terre qui peuvent la considérer sans déchet: un voile mystérieux doit la dérober aux yeux du plus grand nombre; parce que sans cesse occupé de considérations basses, il n'est

pas

pas propre à la regarder fixement. C'est la profaner que de la rendre commune, je le sais.

Si, d'un autre côté, je m'explique à la façon des Egyptiens, c'est-à-dire, par des emblêmes, par des figures, par des propos ambigus, et peut-être contradictoires, je me rendrai obscur. Cela est d'une grande conséquence, en ce que plus on parle aux hommes avec obscurité, plus les hommes soumis et incapables d'examen se prêtent à l'admiration : de l'admiration au respect il n'y a qu'un pas, et voilà le danger ; car le respect est la chose du monde que nous redoutons le plus et qui nous convient le moins.

Je crois donc que le plus simple est de donner mon histoire particulière ; il sera aisé par-là de juger des autres qui n'auront aucun prétexte de m'accuser des imputations et des omissions ; ils seront à couvert : tout tombera sur moi. Je suis dans un âge où la critique et le respect me sont indifférens, mais où je puis encore écouter certaine demangeaison : celle d'écrire est à la mode, pourquoi n'y céderais-je pas, si je puis sur-tout amuser les uns et instruire les autres ? Tous les auteurs à petites brochures n'ont pas un objet si légitime, un dessein aussi raisonnable.

En justifiant mes démarches équivoques, en

excusant mes étourderies prétendues, en faisant voir la nécessité de mes complaisances multipliées, en rapportant les dispositions de mon ame dans des situations critiques, en mettant mes avantures à un jour favorable, j'acheverai au moins indirectement l'apologie que je me suis proposée.

Je glisserai sur quelques circonstances, et j'en tairai plusieurs; je n'aurais jamais fait si je voulais tout dire.

Pour la satisfaction des lecteurs qui aiment l'ordre, je diviserai cet ouvrage en différens âges; ils devineront d'abord les considérations qui m'obligent à suivre tantôt le langage ordinaire, tantôt l'ancienne manière de philosopher; qui consistait à tout peindre sous le nom des Dieux, ou des passions *personnifiées*.

Pour la netteté de la diction, la clarté du style, et mon propre soulagement, je prendrai le genre convenable aux événemens que j'ai à raconter; je me travestirai en Déesse du bas étage; et afin que rien n'échappe à leur pénétration, je ferai la description des *individus* de mon espèce et de tout ce qui en dépend, des possessions dont ils sont souverains, des palais qu'ils habitent, ou plutôt des temples où ils sont

adorés. A la différence près de quelques situations qui varient en certains climats, de quelques proportions d'architecture plus ou moins grandes, du terrein plus ou moins ferme, notre ressemblance, notre figure est assez la même.

DESCRIPTION DE CLEON.

Au-dessus d'une région connue des physiciens, dans un pays inaccessible aux rigueurs de l'hiver, au milieu d'un verger si touffu que les rayons du soleil n'en peuvent percer l'obscurité, sur le penchant d'une colline que les anciens ont consacrée à une Divinité, est un Temple, où, sans le secours de l'art, elle trouve ce qui lui est nécessaire dans une simplicité admirable, et où elle habite le plus volontiers.

Deux rideaux doublés de satin couleur de feu, unis au bas par un petit cordon de même couleur, le garantissent des injures de l'air. Des Naïades soigneuses, cachées derrière, en défendent l'entrée aux lâches adorateurs, et couvrent

la tête d'un petit *Sphinx* placé au frontispice. Cette figure énigmatique est ornée de bas reliefs, où mille amours badins ne paroissent s'occuper qu'à jouir des plaisirs qu'ils font naître.

Les jeunes Nymphes ont attention que les eaux d'un canal qui se trouvent immédiatement au-dessous, ne submergent un parterre, le plus souvent divisé en cinq compartimens ornés de *Ranuncules, de Myrthe et d'autres fleurs* qui bordent le passage sacré, espèce de chemin creux que prend le sacrificateur.

Une hauteur d'appui sur un petit fossé revêtu des rideaux qui se recroisent en cet endroit, indique la route à ceux qui ne seraient pas initiés; la pente est si naturelle et si aisée qu'un novice ne peut s'y tromper. Ce chemin où l'on ne passe ordinairement que l'un après l'autre, tapissé partout d'une étoffe ciselée extrêmement soyeuse, conduit au bas du sanctuaire où le sacrifice s'achève. Si le parfum de l'encens qu'on y brûle est agréé par la Divinité et la rend propice, bientôt le bruit s'en répand, la Renommée faisant ses fonctions jusque-là par le moyen de deux trompettes que le destin y a placées, et dont Lofalpe fit la découverte dans les derniers siècles.

L'édifice entier est appuyé à deux grosses montagnes réunies par un vallon étroit, à l'extrémité duquel on trouve une grotte qui a son autel particulier ; mais comme il n'est encensé que par certains hérétiques, ennemis trop méprisables de la religion et de la nature, je ne ferai mention ni de leur impiété ni de la chimère qu'ils adorent. Le tout a pour bases deux colonnes polies, appuyées sur un piédestal d'ordre *toscan*. Elles sont aussi admirables par leur mobilité surprenante, que par la rareté et la richesse de la matière.

Les contrées au-dessus de ce temple contiennent différens Palais habités par la principale noblesse chargée de fonctions uniques. Le plus important d'entre ces nobles de la première classe réside dans un appartement construit avec d'autant plus de solidité, qu'il est obligé par état de se donner des mouvemens perpétuels : quelque considération qu'on ait pour lui, son inaction serait punie de mort. Malgré son autorité et la grandeur de son pouvoir, on le chérit plus qu'on ne le craint ; car quoiqu'il soit d'un naturel fier et sanguinaire, il est capable de l'amour le plus tendre, et propre sur-tout à ces épanchemens flatteurs dont la tendresse fait usage sans art et

sans précaution. Son langage est simple, ses expressions vraies : c'est à qui méritera ses faveurs.

Le reste de la noblesse loge autour de lui, et à son imitation remplit ses devoirs en particulier, sans se reposer sur qui que ce soit des soins qu'elle doit prendre sans relâche pour la conservation et la prospérité de l'état : la négligence ou la paresse produirait des désordres infinis. Ces palais qui tiennent lès uns aux autres, sont d'une architecture élégante, et dignes de l'habile ouvrier qui les a bâtis ; mais on ne les apperçoit presque pas, à cause de deux autres petites montagnes qui les cachent d'un côté, et fixent de l'autre les yeux trop agréablement pour qu'on puisse se résoudre à les en détourner.

Ce pays mérite bien qu'on s'y arrête ; il est gras et fertile, d'un pâturage excellent. On y respire l'air le plus pur ; mille fleurs nouvellement écloses renaissent tour à tour pour y répandre une odeur charmante : la neige qui les couvre y entretient un printemps continuel. Quoique leur sommet paroisse toujours enflammé, il n'effraie point les pélerins que la dévotion attire : c'est là qu'ils allument leur flambeau pour achever sans crainte de s'égarer dans la route qui leur reste à faire par un chemin assez sombre. Elles

relèvent du palais sacré, et sont de sa mouvance particulière. L'agitation dont elles sont susceptibles, l'émotion à laquelle elles sont sujettes, le gonflement des parties souterraines, les tremblemens qui y sont fréquens, persuadent avec assez de fondement que la Divinité les anime et les protège. Au reste, elles servent de reposoir en tous temps ; c'est un des plus fréquentés.

Les aîles à droite et à gauche sont occupées par le grand commun, les intendans, pourvoyeurs, valets de chambre et autres bas officiers, comme joueurs d'instrumens, ouvriers, etc. ; et les ministres font leur résidence tout au dessus dans le pavillon en dôme dont la façade est ovale et le derrière sphérique. Cette partie est fortifiée d'ouvrages à corne, fraisés et palissadés par des ingénieurs modernes.

Le premier ministre loge auprès du chemin couvert avec toute sa famille dans un appartement orné avec soin, et meublé avec les précautions qu'exige l'importance de ses emplois. Sur-intendant général, l'administration de toute l'économie lui est confiée ; président du conseil d'état, les traités de guerre, de pacification, de société et de commerce ne regardent que lui ; secrétaire des commandemens, les pièces d'esprit, jusqu'aux

chansons et aux madrigaux, sont de son ressort.

La façade est occupée au premier étage par le Chancelier, grand orateur, qui porte la parole en toute occasion, et qui donne les ordres nécessaires. Ce seigneur, d'un goût et d'un discernement exquis, est consulté sur les plus petites choses. L'on aurait une entière confiance en lui, si sa trop grande vivacité et son indiscrétion ne donnaient de justes sujets de s'en défier. Pour y mettre un frein, on a jugé à propos de lui prescrire des bornes qu'il ne peut passer; on prétend même qu'il est aux arrêts dans sa chambre. Il est vrai que l'on adoucit sa contrainte par la liberté qu'il a de se réjouir avec ses amis, par le grand air et l'agrément de son palais (c'est le seul qui soit environné d'une balustrade d'yvoire), par la ressource de la conversation, de la musique et des instrumens dont il joue, qui sont d'un corail très-recherché des curieux. Sa perte en effet serait irréparable; et indépendamment de son utilité, il est amusant on ne peut pas plus, ses liaisons et ses habitudes lui donnant le moyen d'être instruit de tous les discours qui se tiennent.

Il a deux voisins qui ne le quittent jamais. Espions continuels et attentifs au moindre bruit,

ils ramassent les nouvelles et les lui reportent à mesure qu'ils les entendent. De peur d'en échapper aucune, ils sont toujours aux écoutes par leurs fenêtres ou sur l'escalier de leur porte; et pour n'être point apperçus, ils ont grande attention de se tenir cachés dans les détours obliques d'un labyrinthe qui tient à leur habitation. Il est parfaitement servi à tous égards.

Le parfumeur, à cause de son mérite éminent, a son logement au milieu du deuxième étage dans la saillie à deux aîles, soutenue d'une seule colonne. Cet habile courtisan pourrait passer pour un flatteur déterminé, par les basses complaisances qu'il a pour le premier ministre, au délassement et à l'amusement duquel il consacre la meilleure partie de son temps. On n'oserait cependant le critiquer tout haut: sa charge est unique; il est aimé de la Déesse, sur-tout depuis certaines pommades qu'il a choisies pour la toilette, et les différentes essences qu'il a fournies; c'est lui qui a donné la vogue à l'eau de miel, à l'eau de Chypre, etc.: d'ailleurs, les dames d'honneur, deux sœurs jumelles en grand crédit, lui sont fort attachées; et malgré la division où il sait les entretenir, elles travaillent toute leur vie à le faire valoir.

Les gardes du corps sont dans les mansardes au troisième. On les a placés à la partie la plus élevée pour découvrir de plus loin. Les superbes et les humbles, les adducteurs et les indignateurs, les rotateurs, les circulaires et les amoureux font tour à tour le service avec une exactitude et une adresse merveilleuses. Il est rare de ne voir qu'une sentinelle en fonction ; il en faut deux, y ayant deux postes à garder. On démêle aisément par leur contenance les dispositions bonnes ou mauvaises de la divinité à qui l'on veut sacrifier. Les voyageurs ne manquent guère de les consulter ; c'est l'étoile polaire qui les guide. Si elles sont de bonne augure on peut s'en rapporter à elles et continuer sa route. Ces gardes en général ont des signes certains par leur manteau et leur fourrure en demi cercle, sous laquelle ils sont à couvert, pour donner l'ordre dont ils sont chargés et manifester les volontés particulières. Leur langage est d'une expression, d'une énergie, dont les discours du chancelier, quelque habile orateur qu'il soit, n'approchent pas. Redoutés et chéris, ils sont d'autant plus considérés, que le premier ministre a sans cesse besoin d'eux.

Reste le parapet au-dessous des palissades et des fortifications à la mode; mais il est temps de parler de moi. INCIOLINO

INCIOLINO.

PREMIÈRE PARTIE.

NOTRE Divinité prétendue ne s'acquiert que par l'amour du plaisir; cet amour demande un discernement et des réflexions que l'expérience seule peut produire : ainsi, loin d'être une petite Déesse au berceau, je n'avais pas plus d'ame qu'une simple mortelle en qui elle ne se manifeste que par degrés, et qui ne peut se flatter d'en avoir une qu'à mesure des acquisitions qu'elle fait journellement. L'expérience étant l'origine et la source unique de nos connaissances, il est clair que j'étais très-ignorante en venant au monde; mon ame avait à peine de l'instinct : oh! que j'étais bête!

Cependant à force d'attention à m'inspirer de la curiosité, de soins et de répétitions, on parvint à mettre en mouvement les ressorts propres aux organes qui me sont subordonnés. Alors ma

maison se composa, mes ministres établirent et formèrent leur magasin, mes officiers commencèrent l'exercice de leurs charges; si ce ne fut pas d'abord avec l'aisance et la facilité que donne l'habitude, au moins se mirent-ils en état de l'acquérir et de se perfectionner dans la suite.

On n'imaginerait pas que mes états, à la merci d'autrui, loin de diminuer augmentèrent à vue d'œil. Mon père avait pris des arrangemens si justes, il avait si bien disposé les choses, que mes possessions s'accrûrent; mes palais s'embellirent, les dehors de mon temple parûrent cultivés, je gagnai du terrein, mes appartemens s'agrandirent: je fus moins à l'étroit.

Mon ame errante jusque-là ne s'était fixée nulle part. Son peu de lumière ne m'éclairait pas assez pour la déterminer; je sentais bien par certains mouvemens que mon chancelier ne pouvait expliquer, par une inquiétude secrète dont mon premier ministre ne pouvait rendre raison, par un embarras équivoque, qu'il me manquait quelque chose pour être dans l'ordre. Outrée de mon ignorance et de celle de mon conseil, je me livrais quelquefois au dépit le plus violent, pour voir si l'excès ne m'instruirait pas mieux; je voulais me séparer de moi-même dans l'espé-

rance

rance de distinguer et de découvrir la nature de mes desirs; mais tous mes efforts étaient inutiles, mon embarras était plus grand, mon ardeur plus vive, mon inquiétude plus chagrinante : sans distractions que celles d'une occupation uniforme et momentanée, rien ne me soulageait, tout augmentait ma peine.

Ce fut bien pis la première fois que mes gardes découvrirent un royaume assez semblable au mien, mais gouverné par une Divinité toute différente. L'image quoique raccourcie de ce Dieu étranger porta le désordre dans toutes les parties de mon empire. Je ne me lassais point d'admirer : j'étais dans une agitation cruelle. Je mis toute ma cour en mouvement, je donnai la torture à tout le monde, je culbutai tous les magasins pour trouver une explication satisfaisante et une instruction qui me donnât quelque repos. A force de travailler sans succès, la tristesse et l'ennui me subjuguèrent, le découragement affaiblit l'attention de mes sentimens, les efforts de mes ministres les plus raisonnables cédèrent à ma langueur. On aurait dit que mon ame souffrait de ne pouvoir s'expliquer et de m'être si long-temps inutile. Je tombai dans un abattement dangereux : ma santé se révolta contre la violence que je me faisais

et les contradictions que j'avais à essuyer.

Ce ne fut point l'aveugle hasard qui adoucit mon tourment. Un génie bienfaisant conduisait sans doute un domestique de confiance, qui, quoique de même âge que moi, m'instruisit enfin de la route des plaisirs que j'ignorais, fixa mon ame incertaine et débrouilla mes idées, de manière que les découvertes les plus avantageuses se succédèrent avec une rapidité infinie.

Entre les gens qui m'approchent de plus près, j'en ai choisi cinq qui m'ont paru les plus attachés. Je fais peu de cas des autres; ils sont si gauches, ils se présentent si mal, que je m'en sers le moins que je puis. Parmi ceux à qui j'ai donné la préférence, il en est un d'une taille élégante, plus adroit et plus officieux que ses camarades. Je n'oublierai jamais le service qu'il me rendit par cette première démarche: ma reconnaissance durera autant que lui. Sans autres considérations que ses alarmes sur ma situation, un soir d'été que j'étais plus rêveuse qu'à l'ordinaire, et comme absorbée de réflexions extravagantes, il descendit comme pour badiner et se promener avec eux. Ils me disposèrent insensiblement à jouir des caresses d'un Zéphire qui était peut-être d'intelligence, et ils éloignèrent

petit-à-petit les colonnes du temple dont j'ai parlé. La tendre langueur qui m'affectait, la douce émotion dont j'étais saisie, m'étourdissaient sur la nature d'un dessein dont j'ignorais les suites : en tout cas, je ne cherchais pas à m'y opposer, je secondais même leur badinage et je m'y prêtais de bonne grace, lorsque seul, avec une hardiesse qui aurait étonné les portiers les plus résolus, après avoir contraint les Naïades timides à se retirer, il s'introduisit légèrement et se glissa à la dérobée jusqu'au trône de la Volupté. Cette Divinité fut si touchée des mouvemens qu'il se donna et de l'ardeur avec laquelle il sut les entretenir, qu'elle se communiqua sans réserve. Je partageai bientôt des transports qui me devenaient nécessaires : bientôt une foule de desirs plus curieux que satisfaits en augmenta la vivacité, une douce ivresse s'empara de mes sujets, et les livra d'autant plus vîte à Morphée, qu'ils s'étaient fatigués davantage à cette recherche. Un songe charmant les assura de mon bonheur et me fit goûter des délices qu'on ne saurait exprimer.

Telle fut l'époque de mon discernement. Je raisonnai pour la première fois, je comparai ; je conclus, sans m'embarrasser de faire une différence exacte des différentes sensations que don-

nent les plaisirs : je me contentai d'en sentir toutes les douceurs ; je m'en représentai de plus vives, et mes idées eurent là-dessus une entière liberté, persuadée qu'elles ne pouvaient aller au-delà de celles que j'imaginais.

L'ouverture d'esprit que l'on se connaît supérieure à celle d'autrui, une découverte précieuse dont on n'a l'obligation à personne, les talens qu'on acquiert sans secours et que l'on ne doit qu'à soi-même, inspirent une confiance qui est bien voisine de l'orgueil. Tant que mon royaume fut dans une espèce d'anarchie, que mes sujets livrés à eux-mêmes exerçaient à leur fantaisie les emplois qui leur avaient été confiés ; que, vivant dans l'indépendance, et moi, pour ainsi dire, en tutelle, ils disposèrent de tout à leur gré, j'étais humble et modeste ; mais dès que mes soupirs ne m'étonnèrent plus et que j'en connus la source, que je pus me faire rendre raison de cette impatience secrète et de cette humeur à laquelle on donne le nom de caprice faute d'en savoir l'objet ; que mes desirs eurent une perspective ; que je me trouvai capable de sentimens, propre à en inspirer, et destinée à jouer un rôle intéressant dans le monde, je devins fière et impérieuse : frappée de la dignité de

mon être, enchantée de la beauté de mes états, j'acceptai les titres de divinité que l'on m'accorda ; je songeai à les faire reconnaître dans les cours étrangères, et je m'occupai sans relâche à mériter l'applaudissement et l'amour des nations avec qui je voulais traiter ; ce qui annonce que je fis quelqu'effort pour corriger cette hauteur et cette fierté naturelles qui sont les pestes de notre commerce.

Il faut convenir que je fus bien secondée. Tout le monde saisit le ton de finesse et d'intelligence, l'air de vivacité et d'étourderie, le maintien minaudier et agaçant que j'inspirai. Mes gardes de la plus grande taille, pleins de feu et de vivacité (leur uniforme est noir), s'étudièrent à qui me servirait mieux. Que d'éloges ne méritent pas les Circulaires, les Séducteurs et les amoureux.

Mes dames d'honneur, d'un poli, d'une douceur parfaite, ne se présentaient jamais aux audiences, que je commençai à donner dans ce temps-là, qu'avec ce vif incarnat que leur prêtait moins la pudeur que l'envie de plaire aux courtisans, avec cette fraîcheur et cet éclat que les graces et la jeunesse entretenaient sans la moindre dépense. Le desir de paraître aimables

ne les a jamais quittées. Je dois à leur attention et aux talens qu'elles ont acquis pour la peinture, plusieurs tendres sornettes dont on me régale encore quelquefois. Le Parfumeur semblait être fait pour sa place ; aussi l'a-t-il toujours remplie avec la plus grande exactitude, et a-t-il montré, par sa hardiesse et sa résolution, combien mes intérêts lui sont chers. Le Chancelier, par de jolis riens, des propos légers, d'amusantes bagatelles, un jargon tout neuf, un babil continuel, prévint tous les envieux en ma faveur. Les petits instrumens de corail sur lesquels les ris préludaient sans cesse, l'ivoire d'une barrière exactement rangée, le doux parfum qu'elle exhalait, un pupître charmant que la fermeté d'embonpoint rendait solide, reposoir d'albâtre animé par des soupirs politiques : tout fut mis en usage et me promit des triomphes.

Née fausse et sans caractère, j'avais besoin de secours pour adoucir en apparence des défauts que je croyais révoltans. Si dans la suite je n'ai pas pris autant de précaution, c'est que je me suis convaincue que quand on ne se met au-dessus de rien, et que l'on craint tout, on se rend victime des bienséances les plus ridicules, on reste dans l'infortune et l'on vit dans l'obs-

curité. D'ailleurs l'aveuglement des hommes est une ressource si puissante, si victorieuse, que les vices de cœur, même les plus indignes, ne sont pas apperçus, si nous avons quelques vertus, c'est-à-dire quelques agrémens.

Grace à ceux dont j'étais pourvue, je ne tardai pas à recevoir les foi et hommage des vassaux qui se présentèrent. Ennemie des formalités, je bannis la cérémonie des sermens de fidélité pour en attirer un plus grand nombre, et cette prudence eut tout l'effet que j'en attendais.

La vanité seule qui me l'avait dictée eut lieu d'être satisfaite; mais ma réputation souffrit de cette foule d'adorateurs. Chacun d'eux jugea de moi suivant l'idée qu'il en avait pris, et relative à la façon de penser qui lui était propre. Tel voulut m'approfondir davantage qui me devina le moins. Je suis persuadée que la plupart préconisèrent l'étourderie, la fausse retenue, le mensonge et l'affectation qui me sont ordinaires; pour fronder les qualités opposées que je n'avais pas. Ils décidèrent tous que j'étais coquette, et dans le fond, ils se trompèrent encore; j'étais tendre. J'ignorais l'art de ces variations salutaires qui corrigent une faveur légère par une rigueur apparente. Je n'en savais pas assez pour les en-

tretenir dans ces agitations aimables, seules capables de les occuper, et pour les conduire comme par degrés d'espoir en espoir. Je voulais plaire, il est vrai, je cherchais à exciter des desirs; mais je n'aurais pas sui le moyen de les satisfaire.

Je me consolai de leur erreur avec mon nécessaire fidèle, qui par un badinage infatigable, me vengeait tous les jours, et calmait, autant qu'il pouvait le faire, l'impétuosité d'une brûlante canicule qui se fait sentir dans mon pays pendant la première saison. Son attachement lui valut la charge de vicaire général du temple, que je créai exprès pour lui. (Ce n'est pas le premier valet de chambre qui est parvenu à des emplois importans par cette route-là). Je n'écoutai aucune des remontrances qui me furent faites par les ministres qui trouvaient la reconnaissance trop forte : mon penchant l'emporta sur la politique, Je ne pris pas garde que l'affectation avec laquelle je le distinguais des autres, la tendre affection que je lui marquais sans ménagement, et la faveur prodigieuse où il était monté, donnaient de la jalousie : il m'occupait seul. Je m'apperçus à peine de l'esprit de parti qui s'emparait des Grands, et je ne m'embar-

rassai point du danger qu'il y avait de le laisser fermenter. Mais enfin ses assiduités trop fréquentes, ses caresses trop indiscrètes, ses hommages trop réitérés, firent gronder la critique et indisposèrent la Cour; le mécontentement général succéda aux chagrins des particuliers; les officiers les plus assidus à mon service furent ceux de la bouche, qui levèrent l'étendard de la rebellion et entraînèrent les autres dans leur révolte: je me vis tout d'un coup abandonnée.

Mon Vicaire même, cet objet de mes plus chères complaisances, ce favori pour qui je sacrifiais tout, parut se ralentir et respecter les mutins, de crainte d'être enveloppé dans la révolution qu'ils ménageaient (belle leçon pour les cœurs généreux et les ames tendres): j'eus pitié de sa faiblesse. Le dépit n'eut aucune part à mon réfroidissement: mais n'étant pas en état de me secourir, mes autres sujets pâles et tremblans n'ayant pas plus de ressource, je cédai pour un temps à l'orage, et je rompis tout commerce avec lui. Cet égard politique rétablit l'ordre petit à petit et ramena tout à son devoir.

A peine avais-je réparé le désordre qu'entraînent les troubles intestins, que j'eus à soutenir une guerre encore plus dangereuse. Entre les

ennemis dont nous avons à nous défendre, il est deux sœurs que nous redoutons, sur-tout par les ravages qu'elles font et les marques qu'elles laissent de leur fureur inexorable. La cadette, quoique d'une moindre réputation que son aînée, et plus petite qu'elle, est pour nous la plus terrible, parce qu'elle s'attache à persécuter nos possessions les plus distinguées. Cette cruelle ennemie de la beauté, jalouse de ma gloire, crut trouver peu de résistance après l'assaut que je venais d'essuyer, et voulut profiter de cette circonstance pour triompher sans peine. Dans le temps que je m'y attendais le moins, elle fondit sur moi à la tête de ses troupes qu'elle divisa du premier jour par une marche forcée. Avec la moitié de son monde, elle assiégea en arrivant le pavillon Spheriq-oval, et emporta les ouvrages extérieurs après une courte résistance : de l'autre, elle forma plusieurs camps volans, qui, par leur disposition, avaient une libre communication entr'eux, et fit approcher par pelottons des troupes à portée de mon palais, où elle se flattait d'avoir des intelligences. Dans cette extrémité, j'assemblai le conseil de guerre que je trouvai à demi vaincu par la frayeur d'une irruption aussi prompte. Chaque membre disputait avec chaleur et ne ré-

solvait rien. Les uns étaient d'avis d'inonder l'ennemi, au risque de submerger le pays; d'autres pensaient qu'il suffirait pour le chasser de lâcher la grande écluse: plusieurs voulaient acheter la victoire par des torrens de sang; quelques-uns proposaient la voie des négociations et croyaient qu'il fallait offrir un tribut: mais personne ne se chargeait d'exécuter.

Cependant les bombes que l'on jetait sans cesse avaient mis le feu dans une infinité d'endroits: l'embrâsement gagnait de proche en proche. L'alarme était si chaude, le désordre était si grand qu'on n'apportait presqu'aucun obstacle et qu'on ne cherchait son salut que dans une fuite honteuse. La déroute devint générale. Mon premier ministre fit une sortie et battit la campagne pour essayer, en ralliant quelques troupes, de faire face à l'ennemi et de lui disputer le terrain pied à pied; mais ses exploits n'aboutirent qu'à diminuer mes forces. Il fallut céder le plat pays à ces hôtes barbares qui, comme des Scythes féroces, se nourrissent de chair humaine; ravitailler à la hâte les places qui pouvaient tenir le plus, et m'enfermer avec mes meilleurs effets dans mon palais, où je résolus de mourir plutôt que de me rendre.

J'augmentai la garnison de tous les secours qui se présentèrent; et dans les exhortations que je lui fis, en la pourvoyant du nécessaire, je n'oubliai rien de ce qui pouvait fortifier son courage, animer sa bonne volonté et lui inspirer de l'intrépidité. Les assurances cordiales qu'elle me donna de se défendre jusqu'à l'extrémité, me rendirent un peu plus tranquille, et firent naître cette douce espérance que l'on saisit si avidement dans les occasions périlleuses.

Nos efforts se portèrent d'abord à éteindre le feu que ces incendiaires avaient mis par-tout. Un travail constant ne connaît point d'obstacles; nous en vînmes à bout avec nos seules troupes auxiliaires. Tout le monde étant resté dans le devoir, et notre vigueur à repousser leurs assauts les ayant rebutés, ils négligèrent quelques postes importans dont on se saisit et où l'on sut se maintenir. Ce fut un coup de partie, parce qu'ayant coupé leur communication on put les inquiéter avec avantage. Tous leurs partis étaient enlevés dès qu'ils osaient paraître; les vivres leur manquaient, plus de fourrage à faire à cause de la grande sécheresse qui survint; la désertion s'en mêla (c'est la suite nécessaire d'une mauvaise discipline dans une armée mal pourvue): enfin

ils

ils furent contraints de lever le siège et de se retirer.

On ne chercha pas à troubler leur retraite, ils eurent le temps de la faire. Nous ne nous occupâmes qu'à combler les tranchées, nétoyer les fossés, réparer les brèches, et effacer les vestiges de leur cruauté dans les endroits où ils avaient campé. Ce ne fut pas l'affaire d'un jour; mais les bons réglemens, le grand soin, l'économie et l'exacte discipline achevèrent de dissiper mes alarmes et les dangers que j'avais courus: je ne songeai plus qu'aux moyens de les éviter à l'avenir.

Un point essentiel au gouvernement est la connaissance de l'humeur et du naturel de la nation qui compose l'État. Mes sujets étaient d'un tempéramment si différens, de sentimens si contraires, que de jour en jour leur conduite devenant embarrassante, mon premier ministre crut que la religion serait un moyen pour les plier, pour les réduire et pour les amener au même but.

Sans elle, disait-il, comment les rendre capables d'ordre, de respect et de soumission? comment les appliquer à des objets convenables à leurs différentes prétentions et à leurs intérêts

respectifs ? comment les entretenir dans cette modération prudente, dans cette harmonie nécessaire à la société ? quel sera le motif de leur ambition et de leurs desirs ? Il avait raison ; ces réflexions étaient de bon sens. Je lui permis donc de faire au sujet de la religion les réglemens, et de prendre les mesures qui lui paraîtraient les plus justes, sans vouloir l'instruire de la mienne dont les principes étaient déjà enracinés dans mon ame. J'étais bien sûr de l'inspirer et de le subjuguer lui-même tôt ou tard ; mais je le craignais pour lors : la révolte à laquelle il s'était prêté avec trop de complaisance m'avait indisposé contre lui.

Il avait un frère appelé *Mentegiù*, garçon de beaucoup de mérite, qu'il consulta sans doute ; je ne courais aucun risque. Il aurait été à souhaiter pour moi qu'il ne se fût jamais décidé que par ses conseils ; mais il le méprisait par ses lenteurs à déduire, par ses précautions à inférer, et par ses scrupules à conclure. D'ailleurs il était si faible et d'un tempéramment si délicat, qu'il se refusait volontiers à un travail assidu.

Nasirola, sa sœur, était une impertinente qui me contrariait ouvertement : mon antipathie pour elle dure encore. Triste, jalouse, elle condamnait

tous les plaisirs dont j'osais m'occuper sans elle. Exacte, sévère, les moindres négligences étaient critiquées; ses remontrances étaient perpétuelles: fière, indépendante, elle s'étudiait à balancer mon pouvoir et à se former un empire en avilissant le mien; prude, scrupuleuse, elle était esclave d'une bienséance, et s'y livrait avec affectation pour peu qu'elle fût en vogue. Si j'eusse su la part qu'elle avait aux mesures que l'on prit, j'aurais tâché de les rompre, car je ne pouvais la souffrir; mais comme la mode prend sur nous facilement, et qu'il est d'usage d'instruire les Déesses de mon espèce, et leur suite ordinaire des préjugés de leur famille, je me laissai conduire sans répugnance avec la mienne dans un séjour consacré à la piété, où la superstition donnait des leçons à plusieurs Divinités comme moi.

Il fallut se plier au-dehors à ce qu'on exigeait, écouter des commentaires ténébreux sur des mystères impénétrables, assister à des cérémonies puériles que la fantaisie humaine a multiplié à l'excès, essayer d'embrasser des règles impossibles à la nature, se mépriser soi-même, respecter des sots, mortifier ses appétits, renoncer aux plaisirs, aimer la douleur et les souffrances, étaient les

maximes sur lesquelles on appuyait tous les jours, et qu'on nous animait à suivre par l'étalage des récompenses magnifiques réservées aux disciples soumis, et par la description des châtimens terribles destinés aux rebelles.

Moins persuadée qu'entraînée par l'exemple, je me contraignis si bien que j'en imposai aux surveillantes, et qu'on me crut dévote. Je n'étais pourtant qu'hypocrite. Mon Vicaire, par des préceptes plus naturels, par des instructions plus palpables, me donnait des lumières bien différentes, qui me dédommageaient en secret de la contrainte où je vivais. Ses talens me rendaient au moins supportables des lieux inaccessibles aux voyageurs, où sans cela tout m'aurait peint l'ennui avec les couleurs les plus sombres.

Le commerce étant le seul moyen de faire fleurir mes Etats, il était important de me former au travail qu'il exige pour me rendre capable dans la suite d'un négoce considérable. Quelque simples que soient les formules d'un marché, elles ne sont pas indifférentes : il est bon de se les rendre familières. Un mouvement de sympathie, une situation de hasard, un je ne sais quoi décide quelquefois d'un traité ; mais souvent une heureuse conclusion dépend de l'effort qu'on a fait pour

donner le branle à cette sympathie, pour rendre la situation touchante et animer le je ne sais quoi.

Nous n'avions toutes que les mêmes effets à négocier : nos marchandises étaient les mêmes; cependant nous pouvions acquérir de nouvelles lumières et augmenter nos découvertes sur la façon d'étaler ces marchandises, sur l'art de les faire valoir, et sur mille autres points aussi essentiels. Je ne voulais rien négliger pour devenir habile; ainsi le temps des réserves passé, je ne me contraignis plus; je me communiquai librement; je formai des liaisons qui auraient eu l'air d'amitié, si j'en eusse été susceptible; j'eus des confidences que je payai par d'autres : sans demeurer en reste sur les ouvertures que l'on me faisait, je mis à profit mes réflexions, et je m'instruisis assez pour contenter les curieux à la première occasion.

Parmi les exilées qui n'étaient pas la dupe des pieuses momeries, je contractai plus d'habitude avec une appelée *Demichoigs*; elle m'apprit bientôt que les Vicaires n'étaient pas la seule ressource qu'imaginait le plaisir: plus âgée que moi, de beaucoup d'expérience et d'un mérite rare,

elle communiquait volontiers le talent singulier qu'elle avait pour lui.

Après plusieurs bagatelles officieuses, et quelques petits soins que nous cherchions à nous rendre, un jour me trouvant seule au jardin : Qu'il me tardait, dit-elle, de vous parler sans témoin de mon inclination, charmante Inciolino : faite pour les plaisirs, ne puis-je vous donner du goût pour eux ? les momens où vous hésitez d'en prendre ne sont plus pardonnables : il est temps de leur rendre hommage. Ce qu'ils exigent est si doux ! ma tendresse ne vous refusera aucunes lumières. Ne croyez pas, continua-t-elle en souriant, que mon amitié ressemble à celle que nous contractons ici les unes avec les autres. Triste, froide et languissante, ce n'est qu'une liaison que le désœuvrement et la nécessité de se voir forme ordinairement, au lieu que l'agrément, la douceur et la vivacité feront le caractère de la mienne, si vous voulez que le plaisir en serre les nœuds.

Mon penchant a prévenu le vôtre, lui répondis-je en la caressant ; je sens bien, généreuse *Demichoigs*, que le charme secret qui m'attache à vous n'est pas produit par une amitié ordinaire, et je vais m'y livrer avec tout l'empressement qu'excitent la curiosité et l'envie de s'instruire.

Quelques plaisirs domestiques ne m'ont pas donné beaucoup d'expérience : je suis trop heureuse que vous m'ayez jugé capable de profiter de vos leçons et de votre complaisance. Un attachement éternel suffira-t-il à vous marquer ma reconnaissance ?

Ah ! gardez-vous bien, reprit-elle, de vous attacher jamais constamment ; je vous aime trop pour vous laisser prendre d'abord une aussi méchante habitude. Tant que nous nous amuserons, et que nous n'aurons rien de mieux, passe : je ne vous en promets pas davantage, moi. Sachez, belle Inciolino, que tout attachement n'est qu'un commerce où l'amour propre, l'intérêt et le plaisir se proposent quelque chose à gagner : sans l'un ou l'autre de ces objets, point d'affaire. Vous les réunirez sans doute un jour ; mais que ce bonheur ne vous arrête pas de manière à vous en tenir là, et à vous faire échapper des plaisirs nouveaux qui se refusent à la constance. Loin de combattre des mouvemens qui nous ramènent trop à nous-mêmes pour pouvoir nous occuper long-temps des autres, saisissez le premier instant de dégoût pour vous retirer sur votre profit : pourvu que ce soit sans éclat et avec les ménagemens qu'on se doit, vous gagnerez toujours à

changer d'amant quand vous les choisirez avec prudence.

Je croyais, répliquai-je, que la constance était une vertu que l'on devait s'efforcer d'acquérir, et que c'était au contraire ce trop grand amour de soi-même et notre légèreté naturelle que nous devions combattre; mais je conçois qu'une pareille violence étant ennemie du plaisir, et que notre victoire n'étant pas possible, ce serait trop risquer, puisque nous combattrions à pure perte. Cependant les amans, suivant la faible idée que j'en ai, se défieront d'un caractère volage, ou ne s'engageront pas de bonne foi: cette réputation d'inconstance doit les rendre si rares qu'il n'y aura pas à choisir, et qu'il faudra se jeter par la tête du premier étourdi, ou bien s'en passer.

Votre raisonnement est juste, répartit-elle, mais votre idée ne l'est pas: vous supposez qu'un amant fait des réflexions, comme si l'amour lui permettait d'en faire. Un penchant aveugle qu'inspire la nature, ne consulte pas la raison et n'annonce pas un discernement que l'on doive redouter. Travers d'esprit, caprice dans l'humeur, défaut de caractère, vice de cœur, rien ne l'arrête, parce qu'il ne s'apperçoit de rien dès qu'il est bien enflammé. Il est vrai que son ardeur n'est

pas longue ; mais c'est l'avantage dont je parlais.

Se rencontrer, se plaire, s'aimer, se le dire, se jurer une tendresse et une fidélité inviolables ; voilà par où l'on débute : on s'examine ensuite, on se connaît, on se déplaît, on se dégoûte, on se quitte, et l'on fait un nouveau choix. Il est vrai encore que ce choix a ses difficultés. La satisfaction de s'entendre louer finement, par exemple, ne doit pas tenir contre l'intérêt, et celui-ci doit toujours avoir la préférence sur le plaisir.

Ah Ciel ! m'écriai-je, peut-on sacrifier l'esprit et la jeunesse à l'opulence qui n'aurait pas le sens commun... ! Oui, ma Reine, interrompit-elle vivement, oui, si l'on était prudente : le plaisir par-là se ménagerait des ressources dont on ne connaît l'utilité que lorsqu'elles manquent. Mais croyez-vous après tout qu'un amant spirituel soit si desirable : plus soupçonneux qu'un autre, il est plus incommode ; plus clair-voyant, il est plus à charge ; plus artificieux, il est plus habile à nous tromper, et il n'y manque guère.

Qu'importe, lui dis-je, ma bonne ? il n'y a pas de honte à être trompée de quelqu'un, et il y en a, ce me semble, à se défier de tout le monde ; c'est donner mauvaise opinion de son

cœur. L'erreur favorable à l'objet que nous aimons, notre sécurité sur son compte, sont plus capables de réveiller et de fortifier sa tendresse que de nous avilir à ses yeux.

Mais voilà le sentiment tout pur, dit-elle en riant : oh! défaites-vous de cela, il n'est plus à la mode, je vous en avertis. Un amant borné qui est tout à ce qu'il fait et ne regarde que devant lui, convient cent fois mieux : en tout cas, il faut en user avant de le prendre, et l'essayer comme on fait la monnoie dont on se défie. Pour peu qu'on ait d'expérience, on n'est pas embarrassée de la pierre de touche : sans cette précaution, on serait trop souvent la dupe d'une affaire.

Comment? répondis-je d'un air surpris, ce serait commencer par où l'on doit finir, à ce que je crois... Que vous êtes simple! reprit-elle ; souvenez-vous que des rigueurs trop long-temps affectées nuisent plus à notre réputation que des faveurs accordées promptement. Moins la résistance est longue, plus on évite de tendres étourderies que le public n'échappe pas, de contraintes mystérieuses qui n'imposent à personne, de fausses décences dont le monde se moque, et de mauvais discours que chacun interprète. Ne vaut-il pas

mieux abréger le chemin qui conduit aux plaisirs, que de le rendre long et difficile par des détours pénibles et dangereux.

Je ne puis me figurer, interrompis-je, qu'une amoureuse imprudence soit si dangereuse. Quoi! la résistance si propre à piquer les desirs, la contrainte, le mystère, l'inquiétude secrète, les peines et les embarras dont vous parlez n'auraient aucunes douceurs, et ne seraient pas des degrés nécessaires pour arriver aux plaisirs!

Toujours du sentiment, répliqua-t-elle: vous êtes étonnante! votre erreur là-dessus me ferait trembler, si je n'étais persuadée que vous ignorez la nature de ceux dont je parle: vous serez, vous serez de mon avis quand vous les connaîtrez.

Dans l'instant ma vigoureuse compagne débarrassant mon temple des voiles qui l'offusquaient, en parcourut les avenues précédées de son vicaire, et me mit en situation de ne rien dérober à sa curiosité. Chaque chose était l'objet d'un éloge qui ne finissait pas. Quelle blancheur éclatante! s'écriait-elle: que les colonnes sont fermes et polies! Chère *Inciolino*, que vous êtes charmante! on dirait que tous les amours ont pris

soin de vous embellir. Que ce bosquet est bien planté ! que ce portail est beau !

Il faut convenir que son Vicaire, malgré la grosseur de ses dimensions, était plus agile que le mien ; il semblait que tous les appartemens lui fussent familiers, et qu'il les connût de longue main. Rien ne résista à sa vivacité ; il se fourra par-tout, il donna par-tout des marques de son intelligence, et me força bientôt de livrer mon aimé au plus tendre égarement. Dès que ma bonne s'apperçut de l'ardeur avec laquelle je m'abandonnais au désordre qu'inspire la volupté, elle introduisit par degrés, à la place de son Vicaire, un sacrificateur aveugle, une idole obéissante qui suivit les mouvemens qu'elle lui prescrivait. Place, place, dit-elle en écartant de toute sa force les colonnes déjà ébranlées ; il faut achever ton sacrifice ; mon petit cœur, et que ton hommage soit complet. Courage ! Tu ne meurs pas de plaisir, friponne ! Ah ! ah ! le voilà au pied du sanctuaire où l'amour dispense ses graces et répand ses faveurs.

Elle me dit encore mille choses qu'il me fut impossible d'entendre : mes espions étaient sourds, mon chancelier bégayait à peine, mes gardes, baignés

baignés de volupté, ne distinguaient plus rien, un charme inconnu m'avait plongée dans la plus douce ivresse, toutes les facultés de mon ame étaient suspendues: je nageais dans un torrent de délices.

Mon trouble un peu dissipé, j'arrachai cette figure inanimée qui venait de me pénétrer. Malgré sa grande simplicité, je l'aurais mesuré, retourné et considéré, si ma nouvelle gouvernante, occupée à côté de moi, n'avait fixé mon attention. Les mouvemens qu'elle se donnait me parurent furieux, son agitation épouvantable; dans une situation à peu près pareille à celle qu'elle m'avait fait prendre, excepté que la séparation de ses colonnes était entière. Je crus qu'elle voulait briser et démolir son temple par les secousses dont elle l'accablait. Armée d'une machine de guerre qu'on aurait prise pour un bélier, elle frappait à si grands coups que l'édifice en devait être ébranlé jusqu'aux fondemens. L'enluminure de ses dames d'honneur, la langueur de ses gardes, la fréquence de ses soupirs, me firent approcher avec une sorte d'inquiétude, comme pour l'empêcher d'exécuter son dessein. Viens, me dit-elle d'une voix presque étouffée, viens

juger des plaisirs par les transports qu'ils procurent ; viens les aider à me combler des plus grands biens : oui, bon, redouble : ah ! Dieux ! j'expire.

Ce fut pour me rassurer apparemment qu'en perdant la parole elle glissa son chancelier à travers les barrières du mien, et qu'elle m'embrassa autant qu'elle pouvait le faire : en tout cas, un grand soupir me persuada que je n'avais rien à craindre pour ses jours.

Eh bien ! continua-t-elle en rétablissant le désordre où elle était, que dites-vous de mes preuves (elle tenait encore son bélier) ? croyez-vous à présent que l'idée d'un plaisir qui nous égale aux Dieux du premier ordre, puisse faire place à des réflexions qui le retardent, et que notre ame qui en est pénétrée vaque à des soins qui pourraient l'en distraire. Ce n'est pourtant que l'esquisse du tableau, la copie imparfaite de l'original, l'image fictive du vrai bonheur. Je ne serai plus inquiète de votre façon de penser quand vous aurez réalisé le plaisir.

Deux Argus respectables qui venaient peut-être de prouver la même thèse, s'étant approchées,

l'empêchèrent de poursuivre et de me donner les éclaircissemens que je desirais sur les meubles amusans qui disparurent à leur arrivée ; mais elle ne tarda pas de me mettre au fait de ce que je voulais savoir, et de m'apprendre bien d'autres choses que je n'ai point oubliées : c'était un fond de doctrine inépuisable.

L'étude continuelle de son systême, avec les preuves, précipita la cérémonie d'un sacrifice sanglant qu'une Divinité céleste, dans le goût de *Moloch*, exige de nous tous les mois. Quoique ce culte religieux soit assujétissant, nous le rendons volontiers ; c'est la marque d'un regard favorable de la Déesse qui ne fertilise que les terres arrosées du sang qu'elle fait couler. Grace à la prévoyance et aux leçons de mon amie, je m'en acquittai avec la dévotion, l'attention et la propreté nécessaires. Ce fut par ses conseils que je mis dans ce temps-là mes bois en coupe réglée.

Je ne sais si les exercices de cette chère *Demichoigs* furent apperçus, ou si quelques écolières furent indiscrètes, mais elle disparut tout d'un coup sans me donner de ses nouvelles ; je l'ai retrouvée depuis quelques années aussi amu-

sante et aussi complaisante : les momens que je passe avec elle sont à présent les plus doux de ma vie ; je ne l'aimais pas moins alors, son départ me chagrina, et me détermina d'autant plus vite à quitter un séjour où je m'ennuyais, pour aller fournir une carrière intéressante qui fera le sujet des autres parties de mon histoire.

Fin de la première Partie.

PONCETTI.

SECONDE PARTIE.

La curiosité, cette passion avide, n'était point satisfaite des connaissances et des lumières que je venais d'acquérir : le desir de les augmenter était un peu plus vif, parce qu'elle croyait en démêler l'objet. Cette envie de savoir n'est regardée comme une maladie que par les ames faibles : la mienne aurait été bien fâchée d'en guérir. Placée où je l'ai dit au commencement de cette histoire, un éclaircissement qui aurait mis fin à des recherches dont elle se faisait une occupation amusante aurait été pour elle un anéantissement véritable. Cette ardeur perpétue des mouvemens qui nous sont propres, par conséquent l'inquiétude qu'elle cause, a pour nous des douceurs réelles.

Pour seconder la vivacité de ses intentions, il fallut prendre des précautions avec tout l'État, sans le secours duquel je me serais inutilement

prêtée aux desirs qu'elle m'inspirait ; et pour que l'État ne me refusât rien et agît de concert par la suite, il fallut assurer sa tranquillité par des réglemens hypocrites, qui, en satisfaisant l'ambition des Grands, en flattant le préjugé des petits, et en éblouissant les sots, fixassent en même temps la police extérieure du royaume.

On commença par la religion, moyen ordinaire de séduire la multitude, qui se mesure et se met à niveau de ceux qu'elle imagine penser comme elle. *Nasirola*, dont on avait suivi les décisions, se chargea de les faire exécuter. Cette prude matrone qui tranche aussi de la Déesse, comme étant fille de Jupiter à ce qu'elle dit, comptait sans doute sur la docilité que j'affectais et sur celle que j'inspirerais aux autres; mais ayant chargé ses ordonnances de trop de minuties, et se montrant inexorable aux moindres transgresions, il arriva que, sans m'en mêler, ses lois devinrent inutiles, et qu'à la fin personne ne voulut les suivre.

Persuadée que j'y avais mis obstacle, et furieuse du peu de respect que l'on avait pour son autorité, elle fit tous ses efforts pour balancer la mienne, et se promit bien de marquer

son opposition à toutes mes volontés. Le plaisir était le seul Dieu que j'adorais ; je ne connaissais de péchés, par rapport à moi, que la tristesse ou l'indolence, et par rapport aux autres que l'inconstance et l'indiscrétion. Ma tolérance étant entière, chacun avait la liberté de penser à sa fantaisie et d'agir en conséquence : nulle chicane sur la morale. Telle est la force des principes que la nature a pris soin de graver elle-même : tout le monde y souscrivit, et les édits de la fille de Jupiter furent mis au rang des vieux almanachs.

Ceux concernant le commerce eurent plus de succès. Je suis trop intéressée à leur exécution pour n'y pas tenir la main, quoiqu'ils fussent son ouvrage, sauf à me rendre la maîtresse de passer pardessus les dispositions qui m'étaient contraires, ou de les éluder par de fausses gloses, et par des interprétations tirées par les cheveux : c'est la coutume. Les avances que je fus obligée de faire pour négocier, me forcèrent à des emprunts qui me servirent de prétexte pour publier un réglement sur lequel je ne la consultai point, et que je fis passer malgré ses efforts séditieux.

Je ne manquai pas dans le préambule de grossir

les besoins de l'État, d'enfler les dépenses que j'avais faites pour en soutenir la gloire, et celles que j'étais résolue de sacrifier pour attirer la considération des étrangers, afin, disais-je, d'augmenter autant qu'il serait possible les égards qui m'étaient dus. Je déclarai à tous les ouvriers, artisans et manœuvres du royaume, que, pour les corriger de la paresse et de l'intempérance, deux vices auxquels ils sont assez sujets, je voulais qu'ils déposassent chaque jour, chez un receveur commis à cet effet, la moitié de ce qu'ils gagneraient, sauf à retrancher la moitié de leur nourriture; ce qui les forçant de travailler et d'être sobres, était un moyen préférable à tous ceux que l'on m'avait proposés, et plus propre à remplir mes vues avec la promptitude nécessaire.

Grands débats au Conseil à ce sujet. L'on ne put refuser d'entendre *Nasirola*, ennemie perpétuelle de mes résolutions: son avis qu'elle laissa sur le bureau était conçu en ces termes à peu près.

Le souverain Conseil *de la belle Poncet'i* doit faire attention que ses sujets sont nés libres et qu'ils ne doivent pas être traités comme des es-

claves, puisque leur essence n'est pas différente de la sienne;

Que la puissance qu'elle s'attribue n'existe qu'autant qu'ils sont dociles et soumis, n'ayant de titres que leur consentement, prêté à condition qu'elle en userait à leur avantage et non à leur préjudice;

Que sa domination ne peut s'étendre au-delà des bornes que les lois naturelles et fondamentales lui prescrivent, par lesquelles la propriété des biens dont elle dispose arbitrairement, lui est interdite; lois à l'autorité desquelles elle ne peut se soustraire, et qu'elle ne peut mépriser comme elle fait sans manquer aux devoirs les plus essentiels d'une place où elle doit faire le bien seulement, et contribuer par sa modération à la félicité de ses sujets, loin de prétendre que leur misère et leur servitude doivent flatter son orgueil et sa mollesse;

Que les revenus du domaine excèdent sa dépense ordinaire, et que les frais auxquels l'engagent ses nouveaux sacrifices à la lune ne sont pas assez considérables pour établir des impôts exhorbitans qui, arrachant aux ouvriers le fruit de leurs sueurs et de leurs veilles, les exposent

à mourir de faim. Ignore-t-elle qu'elle ne peut être à son aise qu'ils n'y soient, et que leur abondance fait réellement la sienne ?

J'espère de la fermeté du conseil que mon opposition sera secondée, et qu'il ne souffrira pas que la substance du peuple, qui demande tant de ménagement, soit convertie en quolifichets et en bijoux, toujours prête à être répandue en faveur du Vicaire et de ses adhérens, et devienne la proie du déréglement et de la débauche.

La belle Poncetti me croit son ennemie parce que je m'oppose à ce qui nuit à la véritable gloire, et que j'envisage autrement qu'elle le bonheur de son état. En vain elle préfère des flatteurs indiscrets qui lui présentent toutes sortes de viandes, à des médecins prudens qui ne lui permettraient que des mets salutaires. La régence dévolue au rang que j'occupe, et les soins que je lui dois, m'obligent d'éclairer son administration, de veiller à ses vrais intérêts et de la garantir des écueils, d'autant plus attentivement que le pilote est ivre et que les matelots sont endormis.

J'abrège cette déclamation, parce qu'elle n'a pas le sens commun et parce qu'elle ne servit à

rien. Elle était trop outrée pour faire impression à des gens raisonnables qui connaissent les droits de la souveraineté, et qui savent bien qu'on ne résiste pas à mon empire à l'âge où j'étais; aussi ne puis-je que me louer de l'affection avec laquelle on se porta à exécuter mes ordonnances : les seuls brodeurs à l'éguille me mirent dans le cas en moins d'un an de ne me refuser aucun meuble à la mode, et de disputer de propreté et d'ornemens avec tous mes voisins.

Malgré la foule de courtisans dont ma Cour était pleine, j'étais sans affaires pendant ce temps-là; je voulais connaître l'amour : *Nasirola* m'en avait fait un monstre dangereux, tandis que mon *Demichoigs* me l'avait dépeint comme un enfant que les ris et les jeux accompagnent. *Mentegiù* m'avait persuadée qu'un négociant ayant plus à cœur son propre intérêt que celui d'autrui ne me convenait pas mieux qu'un voyageur qui n'est qu'un oiseau de passage : j'avais donc résolu d'attendre un adorateur capable, lorsque le hasard, ou plutôt le Dieu qui fait aimer, m'en présenta un tel que je le desirais.

Si un véritable désordre annonce une grande dévotion, je dus me flatter que *Clavilord*, c'est

le nom qu'il portait, serait un adorateur parfait. Sa timidité ne me parut point ridicule : comme elle rassurait la mienne dans une circonstance importante et qu'elle flattait mon orgueil, je lui en sus bon gré. Ce n'est pas une petite satisfaction pour nous que de porter le trouble, fusse dans le cœur d'un novice.

Quoique ses discours se sentissent de l'embarras où il était, il me loua d'assez bonne grace pour se faire estimer ; mais ses louanges eussent-elles été cent fois plus obscures, l'explication que leur prêtait le goût que j'avais déjà pour lui leur aurait été avantageuse. Je desirais trop vivement pour n'en pas augmenter le mérite.

Cependant, pour m'assurer tout-à-fait de ses sentimens, je fis montre d'incrédulité et de modestie. Je lui dis que sachant me rendre justice, je ne prendrais des complimens qu'il me faisait que ce qui pouvait me convenir, ce qui les réduisant à peu près à rien, devait le dégoûter de la peine qu'il prenait. *Clavilord*, continuai-je, vous êtes plus poli que sincère ; vous croyez comme ceux de votre âge, qu'il faut trouver mon espèce jolie, et que le savoir vivre exige que vous l'assuriez de l'impression qu'elle fait ; mais

je

je me défie plus qu'une autre de ces sortes de discours que la flatterie empoisonne, et je vous avertis que je sais les réduire à leur juste valeur ainsi...

Votre défiance est trop injuste, interrompit-il avec agitation, vous êtes faite, *divine Poncetti*, pour justifier les plus brillans éloges : je ne doute pas que les connaisseurs ne vous aient tenu le même langage ; mais j'ose vous protester que de tous ceux qui ont pris cette liberté, aucun n'en a été mieux persuadé que je le suis.

Vous êtes connaisseur, répliquai-je : tant pis vraiment ; je vous soupçonnerai davantage de n'être pas de bonne foi si vous continuez de décider si favorablement sur mon compte. Vous auriez grand tort, répondit-il : je ne puis me tromper dans le jugement que je porte, c'est le cœur qui me le dicte, sa décision est infaillible ; je puis vous assurer que vous êtes adorable, parce que je sens que je vous adorerai toute ma vie.

Malgré le plaisir que me fit cet aveu, j'hésitai un moment de répondre : je craignais de compromettre ma gloire en voulant accélérer mes plaisirs. Quelque libres que nous soyions de pré-

jugés, nous devons quelquefois respecter ceux d'autrui ; il fallait résister au moins pour l'honneur de la victoire que je lui ménageais : je me retranchai donc à douter.

Je ne suis pas assez vaine, lui dis-je, pour me flatter d'inspirer un sentiment pareil ; mais je suis assez défiante pour croire qu'il pourrait être l'effet d'un caprice, d'un goût frivole, qu'un même instant voit naître et s'évanouir... Votre erreur est cruelle, répliqua t-il ; c'est par l'ardeur la plus vive et la plus constante que je veux la dissiper, *belle Poncetti* : permettez qu'en vous rendant tous les hommages que vous méritez, je vous oblige à penser plus équitablement de vous et de moi : je me flatte d'y parvenir bientôt, persuadé que je ne verrai rien qui me plaise davantage, et que vous ne trouverez personne qui vous aime mieux.

Il ne lui fut pas difficile de vaincre une défiance que l'impétuosité de ma complexion m'empêchait d'opposer. Il mettait tant de vivacité dans ses complaisances, sa tendresse était si naturelle, ses soins étaient si vrais qu'il me parut touché, nonobstant l'intérêt que j'avais de le croire. S'il m'examina à son tour, il n'eut pas de peine à

s'appercevoir combien ses progrès étaient rapides.

Tout ce qui m'éloignait de lui m'ennuyait à la mort ; son retour me donnait mille impatiences, dont le moindre retard augmentait l'inquiétude ; sa présence rappelait sur le champ la vivacité et l'enjouement qu'il avait interrompu. Quand je l'appercevais sans être prévenue, j'étais saisie d'un tressaillement agréable, suivi d'une langueur involontaire : s'il venait à disparaître, mes gardes restaient immobiles et se fixaient dans l'endroit où ils l'avaient perdu de vue. Mes ministres alors tombaient dans un désœuvrement total, et rêvaient sans savoir pourquoi. *Nasirola* n'avait pas le mot à dire ; les plaisirs que je m'exagérais lui troublaient la cervelle, mon agitation lui était nouvelle ; les feux dont je me sentais brûler m'étaient inconnus : comment aurait-elle expliqué des mouvemens que je trouvais moi-même inexplicables ?

Plus j'ai réfléchi dans la suite à cette situation, plus je me suis convaincue que ce sentiment, ou plutôt cet instinct aveugle et cette fantaisie indépendante, sont des lois dictées par une intelligence supérieure, aux uelles il n'est pas possible de résister ; qu'elles sont nécessaires au bien général de l'Univers et préférables aux idées dis-

tinctes du préjugé qui leur est contraire. Qu'on vienne après cela nous reprocher de criminelles faiblesses.

On a beau dire, le respect nous ennuie. Je reprochais secrètement à *Clavilord* de n'avoir pas profité de ces doux instans où, livrés à nous-mêmes, les sens d'intelligence sont toujours prêts à se réunir pour nos plaisirs. J'avais reçu ses caresses avec des transports qui devaient enflammer les siens, et lui donner l'idée de la volupté que j'adorais. Je ne lui avais pas encore pardonné d'avoir pris le change sur une fausse retenue, que mes gardes démentaient en toute occasion, lors qu'enfin il sut mériter sa grace, en profitant de celle qui se présenta.

Echauffée par des desirs que le badinage de mon Vicaire entretenait, sans ajustemens que ceux qui m'étaient nécessaires pour relever les graces naïves dont j'étais pourvue, étendue sur un lit de gazon dans un cabinet assez sombre et toujours vert par l'humidité d'un ruisseau qui mouillait les bords de cette solitude, j'en considérais les flots qui tantôt semblaient se disputer à qui répandrait le frais plus promptement, et qui tantôt paraissant se calmer, s'applanissaient

pour retracer les images dont ils étaient surpris ; quand *Clavilord* parut. Dieux que ce mortel était séduisant ! que de noblesse dans son maintien, que d'ame dans son action !

Il s'était mis ce jour-là avec plus de goût que de magnificence. Ses cheveux noirs presque sans poudre et noués galamment, lui donnaient un air d'assurance que je ne lui avais pas encore vu. Le tein brun, animé des plus vives couleurs, les yeux noirs et pleins de feu, la bouche agréable et bien meublée, la plus belle jambe du monde, son amour et le mien ; était-ce assez ?

Serez-vous toujours inexorable, dit-il, en se prosternant au pied du gazon où j'étais, adorable *Poncetti*, ne vous lasserez-vous pas de donner tant d'amour sans en prendre ! m'aimez-vous enfin ? puis-je espérer de vous avoir rendu sensible à l'ardeur dont mon ame se consume ?

Oui je vous aime, lui dis-je tendrement, cet aveu me coûterait trop à retenir, et doit céder à la satisfaction que j'ai de vous avoir inspiré une passion si vive ; mais sera-t-elle durable ? *Clavilord* ! me feriez-vous repentir de n'avoir pas assez combattu le goût que j'ai pour vous.

Ah ! ne doutez pas de mon cœur, reprit-il, je chéris trop ma flamme pour ne la pas con-

server, et vos charmes doivent vous répondre de ma constance. Je cesserais de vous adorer ! continua-t-il, en se précipitant sur moi avec l'intrépidité la plus séduisante ; je renoncerais plutôt mille fois à la lumière qu'à mon amour.

Je me défendais par contenance d'une entreprise qui n'avait pas l'air de devenir respectueuse, j'interrompais par habitude les fréquentes stations qu'il faisait au reposoir, dont il avait ôté les fleurs, comme s'il eût été jaloux de la place qu'elles occupaient ; je lui laissais baiser par distractions les compagnons du vicaire, et le vicaire même encore chargé des parfums du temple qu'il venait de parcourir. Tout devait l'instruire de mon égarement.

Poncetti, me dit-il en soupirant, chère *Poncetti*, que manquerait-il à mon bonheur, si vous le partagiez, vous m'aimez... Quant le soupir qui m'échappa, d'accord avec le sien, et sa main que je serrai pour toute réponse, ne l'auraient pas persuadé qu'il disait vrai ; mes gardes qui le fixaient avec toute l'expression que donnent la tendresse et les desirs, l'auraient suffisamment éclairé : eh ! qu'aurais-je pu lui dire, l'amour m'avait imposé silence ; en pareil cas on ne l'exprime jamais mieux qu'en perdant la parole.

Mais de quels feux mon ame ne fut-elle pas embrâsée ! quel trouble délicieux, quel désordre dans tous mes sens aux transports furieux qui l'agitèrent en ce moment ? j'eus beau les partager avec la complaisance due à notre mutuelle dévotion ; cette chère idole ne put se placer sur l'autel qu'elle se destinait.

Je le vis ce dieu de Lampsaque, ce héros charmant ; les obstacles qu'il trouva dans son chemin avaient enflé son courage, de manière que le respect n'était pas le moindre sentiment qu'il imprimait. Loin de paraître abattu par la honte d'un combat inutile, une douce fierté régnait sur son front, et les pleurs qu'il répandait étaient moins une marque de faiblesse que celle d'un noble dépit.

Clavilord sûr de son excuse, en effet elle était admirable, paraissait encore plus intrépide. Occupé de la gloire qui l'attendait, il se reprochait tous les instans qui ne tendaient pas à augmenter le trouble dont il était enchanté. Pour moi, loin d'une décence qui pique moins les plaisirs qu'elle ne les corrompt, je livrais mes états sans restriction, et soumettais tout au vainqueur ; mais sa flamme n'avait pas besoin de cette ressource ; et les beautés les plus séduisantes du paysage

né l'arrêtèrent que parce qu'il ne put leur refuser ses éloges et ses caresses.

Ah ! *Clavilord*, lui dis-je, d'une voix presque éteinte, mon cher *Clavilord*, ayez pitié de moi. Je suis... je suis perdue sans rémission, arrêtez je vous en conjure... *Clavilord*, écoutez-moi donc; voulez-vous que j'expire? cruel! mes prières furent inutiles; plus il trouvait de résistance, plus sa conquête lui devenait précieuse et l'animait à la victoire. La difficulté le rendit implacable, et rien ne l'arrêta, pas même le cri que je poussai, dernier effort d'une victime mourante, qui annonça ma défaite et son triomphe. Dieux! disait-il, dieux! vos ravissemens sont moins doux! enivrée alors de mon bonheur, l'excès du plaisir suspendit mon action par une convulsion subite, et *Clavilord* fut comblé de gloire. Je voudrais pouvoir rendre raison de l'état où j'étais; mais comment l'expliquer! ceux qui le connaissent me devineront s'ils veulent, les autres imagineront une parenthèse de ma vie, ouverte et fermée par la volupté.

Si la dévotion pour la plupart des hommes est une oisiveté déguisée, une occupation languissante, où le cœur sans mouvement ne prend aucune part; c'était le contraire à tous égards

pour mon adorateur. Son activité n'avait point de relâche, ses prières étaient ardentes, et son cœur, dans un attendrissement continuel, ne connaissait qu'une effusion salutaire, qu'il trouvait dans des exercices que sa piété ingénieuse lui faisait pratiquer sans ménagement. Voilà, n'en déplaise aux hypocrites du siècle, la seule véritable dévotion.

Si cette ferveur eût continué, mon sort était divin ; je ne me serais étudiée qu'à ranimer sa constance par les artifices qui sont en usage ; mais je fus outrée du relâchement de sa morale au bout de quelques mois ; n'étant point accoutumée à un événement qui n'est pourtant pas ordinaire, je n'écoutai qu'un sot orgueil, qui me fit envisager comme une démarche avilissante celle où j'étais obligée de me justifier d'un reproche mal fondé qu'une ennemie lui avait suggéré. Cette mauvaise opinion qu'il prit de moi, était une première faute que je devais lui pardonner en faveur de sa bonne conduite ; c'était une faiblesse que mon propre intérêt devait excuser. Malheureusement j'étais de la nature de ces plantes qui sèchent sur pied, et meurent, si elles ne sont arrosées ; je regardai son refroidissement comme un crime impardonnable.

Je connais à présent le danger qu'il y a d'être si facile à écouter, si prompte à croire, si rigoureuse à exiger, et combien on doit se défier des mauvais discours. Si j'avais fait réflexion qu'une rivale jalouse a l'esprit de travers, qu'elle ne voit rien que du mauvais côté, qu'elle ramasse tout ce qu'elle entend, et qu'elle confond tout ce qu'elle ramasse, parce qu'elle veut nuire à toute force ; je ne me serais pas embarrassée de redresser les idées de *Clavilord*, et je l'aurais conservé malgré la mauvaise volonté des curieuses ; mais j'étais sans expérience; *Mentegiù* ne m'assistait jamais, et j'étais brouillée avec *Nasirola*. Je rompis donc avec lui sans ménagement, et je le mis dans l'affreuse nécessité de haïr ce qu'il aimait peut-être uniquement.

Ce n'est que l'habitude du commerce qui fait découdre avec prudence, au lieu de déchirer brusquement. C'était mon premier traité, il n'est pas étonnant que j'ignorasse les précautions qu'on devait prendre pour le rompre. Grace à mon étourderie, je sais qu'en pareil cas, l'éclat est la chose du monde qu'on doit le plus éviter; que s'il est funeste à l'un des associés, il est honteux pour l'autre, et nuit également à tous deux par les soupçons d'inconstance, de bizarrerie, et d'in-

justice qu'il fait naître dans les esprits. Il est assez triste de se dédire par sa conduite, sans se charger encore de l'impertinence et de la bassesse qu'il y a à condamner tout haut le choix qu'on a fait. Ce qui me rassure, c'est qu'on ne peut exiger que la jeunesse agisse sur des principes contraires à la vanité et aux plaisirs qui la décident, et que j'étais plus jeune qu'un autre. Par-là le reproche d'ingratitude tombe encore. La bonne opinion qu'on a de soi persuade toujours, que la grace qu'on nous fait, n'est qu'une justice qu'on nous rend, comme les présens dont on nous accable, ne sont que des dettes dont on s'acquitte.

Je n'eus pas le temps d'examiner si mes mauvais procédés et les outrages que je prodiguais à *Clavilord*, étaient un amour déguisé ; l'empressement de son successeur le bannit sans le moindre mouvement de récipiscence.

Fervieto était un dévot de réputation, un voyageur distingué, dont le commerce aurait mis en crédit la plus misérable boutique. Plusieurs temples à la mode retentissaient de ses louanges ; heureux celui où il portait son offrande. Ce blondin parfumé ne connaissait point d'obstacles. Telle résistait à l'étalage de ses manières engageantes, qui bientôt

éblouie du brillant de son jargon, était subjuguée par sa libéralité.

Quoique prévenue contre les voyageurs, je me jettai dans les bras de celui-ci. Sa naissance flattait ma vanité, ses richesses réveillaient mon intérêt, sa réputation assurait mes plaisirs. Nulle difficulté sur les clauses de notre traité; il n'avait pas de temps à perdre, ni moi non plus. Il me dit qu'il m'aimait beaucoup, je le crus: nous connaissons la valeur intrinsèque de ces mots-là; ils signifient autant une envie de sacrifier que toute autre déclaration moins cavalière et plus ingénieuse. Ennemie du mystère, de la contrainte, et de toutes les délicatesses importunes; il fallut, pour me l'attacher, penser comme lui, et suivre son exemple sans délai. Vous ne vous plaindrez pas, lui dis-je, des précautions que je prends pour assurer notre commerce; je vous aime dans l'instant que vous le desirez, et cet aveu ne vous coûte rien à obtenir; que direz-vous de cette facilité?

Que vous êtes vraie, répondit-il; c'est une vertu de plus dans le caractère, et du bon ton. J'aurais été furieux d'une résistance ou plutôt d'une grimace qui est du dernier ridicule, même en province; vous en auriez été la dupe, ma petite

reine:

peine; car ne gémissez-vous pas les premières des chagrins et des peines que vous faites essuyer ? oui sans doute, répliquai-je; mais quoiqu'on s'imagine que ce qui coûte peu, ne vaut guères, dès que je ne puis me débarrasser des peines dont vous parlez, que je ne vous en garantisse en même temps; vous devez au moins pour la moitié me tenir compte de la façon dont je les abrège.

Vous avez raison, reprit-il en souriant, c'est tout simple. Je sens toute la reconnaissance que je vous dois, ajouta-t-il, en appuyant sur mon pupître que j'avais laissé découvert; j'en suis comblé, et je vous persuaderai que vos bontés me sont plus précieuses que vous ne pensés, je sais comme on le mérite vis-à-vis d'un aussi bel enfant.

Croyez-vous que ce soit ainsi, interrompis-je en le repoussant, car il commençait de s'occuper sérieusement Vous n'êtes pas assez économe des tendres gradations qui conduisent aux plaisirs; trouvez bon que je les ménage moi ... finissez, je vous prie, ne voulez-vous devoir qu'à vous-même un bonheur dont l'amour seul est le maître ? qu'il soit accordé, et non ravi, s'il vous plaît, que ce soit une grace de ma part et non une

victoire de la vôtre ... finissez donc ; *Fervieto*, en vérité vous ne me respectez guères. Le respect, mon ange, oh ! le respect est un fat, dit-il en s'occupant toujours, je vous aime trop pour vous traiter si mal.

Je voulais lui demander l'explication d'une distinction aussi singulière, et le forcer de convenir que les faveurs d'un certain genre ne perdent rien de leur mérite pour être attendues, quand on est sûr que la tendresse ne tardera pas de les amener : mais il fut impossible à mon chancelier de continuer la conversation, *Fervieto* glissa le sien au-delà même des barrières, et l'amusa si long-temps que ses fonctions devinrent inutiles, quand il eut la liberté de les faire. Egarée, perdue, noyée dans les plaisirs, mon ame attentive aux douceurs que répandait la volupté, ne me permit pas de songer à autre chose, et il en profita de manière à satisfaire sa dévotion.

A peine fut-il revenu de son égarement, qu'il m'accabla de caresses et d'éloges. La variété et l'agrément dont il les assaisonna, dissipèrent tous ses griefs, et m'engagèrent sans réflexion à me prêter au badinage, et à la plaisanterie qu'il y mêla. Convenez, dit-il, mon petit cœur,

que les cérémonies sont des formalités ridicules à plusieurs égards, et qu'on n'a jamais mieux fait que de les bannir d'un commerce comme le nôtre; vous m'avez quelque obligation, sans vanité, d'avoir passé par-dessus; je vous ai sauvée par-là, de petits détails que vous auriez échapés, et que vous auriez été fâchée de paraître ignorer.

Point du tout, répondis-je, vous vous trompez, mon cher; l'ignorance sied si bien en pareille occasion, que plus on est instruite, plus on affecte ne rien savoir; et je n'aurais eu garde d'être mortifiée d'une chose qui doit me faire valoir auprès d'un connaisseur comme vous. Mais n'est-il pas étonnant qu'au lieu de vous justifier d'une aussi brusque témérité, vous vouliez vous en faire un mérite.

Si les minuties dont je parle, répliqua-t-il, sont de bienséance et d'usage, vous devez me savoir gré de vons avoir épargné le soin de les remplir. Au reste, pourquoi voulez-vous que je me justifie, dès que je ne suis point coupable? ---Comment friponne? vous m'aimez, dites-vous, et quand je veux en acquérir une preuve, qui est de convention, vous me traitez de téméraire! moi, qui vous adore, et qui veut vous en per-

suader! tandis qu'insensible, ajouta-t-il, à l'ardeur que vous inspirez, je puis me plaindre de votre indolence, de votre froideur, de votre immobilité, vous cherchez à détourner ce reproche par une querelle d'Allemand; le tour est parfait.

Il serait bien singulier, repris-je en riant, que je fusse dans mon tort; vous verrez qu'au lieu d'accorder, il fallait offrir, n'est-ce pas? auriez-vous été satisfait? non, interrompit-il en se saisissant tout d'un coup des colonnes de mon temple, qui par ce mouvement s'ouvrit de soi-même; non, si vous n'aviez secondé mon amour et partagé mes transports, il est clair que mon bonheur eût été imparfait, et que mes scrupules eussent subsisté, mais vous les dissiperez, *Poncetti*, de mon ame, continua-t-il, en arquant derrière soi les bases de la colonade qu'il soutenait encore, je n'aurai que des actions de graces à vous rendre, et je serai content.

Il dut l'être en effet; tout le monde seconda ses pieuses intentions: mes gens par les plus forts embrassemens, les gardes par la plus douce langueur, les dames d'honneur par l'incarnat le plus vif, mon chancelier par les noms les plus

tendres, par l'air le plus pur, les soupirs les plus animés; le pays même s'y intéressa, les petites montagnes par leur gonflement et leur agitation, les grosses par leur souplesse et leur agilité, et les autres possessions par leur douceur et leur bonne contenance.

Quels momens grand dieux! quels délices! plus *Fervieto* enchanté de son ivresse me communiquait de flammes, plus je lui rendais de plaisirs. Nos soupirs confondus, nos expressions étouffées, notre égarement, notre délire, tout peignait le désordre de nos ames errantes, qui semblaient par leurs transports vouloir s'échanger mutuellement; tout nous fit goûter ce que l'amour fait sentir de plus doux à des cœurs vivement pénétrés de son pouvoir suprême.

Nous nous oubliâmes si parfaitement dans cette occasion, et nous prîmes si peu de précaution dans celles qui lui succédèrent, que nous fûmes apperçus en certaines attitudes sujettes à critique. *Fervieto* eut beau prêcher qu'on ne devait point avoir honte d'une action juste en elle-même, fondée sur des principes de droit naturel, et appuyée par des décrets immuables, et qu'il fallait se moquer des discours d'un peuple imbécile et extravagant; je ne pouvais alors penser

comme lui. L'idée de la pudeur et de l'honnêteté, lui disais-je, vient, à ce que dit *Nasirola*, d'un sentiment de la nature qui ne s'efface point, et que l'on ne viole point impunément; je l'en croirais assez.

Préjugé d'éducation, interrompit-il, *Nasirola* ne sait ce qu'elle dit, ce sentiment n'est rien moins que naturel. Non seulement les animaux dont l'instinct nous peut servir d'exemple, ne le connaissent pas, comme vous le voyez tous les jours; mais plusieurs peuples dans le monde l'ignorent totalement, et ne cherchent jamais les ténèbres pour vaquer à cet exercice religieux; ils ne sont à couvert que par leur innocence.

Préjugé tant qu'il vous plaira, répondis-je, dès qu'il est suivi par les nations qui ont le plus de politesse, il est dangereux de le choquer, il n'est pas permis de le heurter de front.

Croyez-vous, répliqua-t-il, que les peuples dont je parle, parce qu'ils s'écartent moins des règles de la nature, sont plus barbares que ceux, qui, par l'étendue de leurs connaissances, ou plutôt par une vaine subtilité, ont multiplié les lois de la bienséance et de l'honnêteté? vous seriez

encore dans l'erreur. Je ne trouve pas, moi, qu'il soit dangereux de détromper les hommes à cet égard : pourquoi leur taire une vérité avantageuse? n'est-ce pas leur rendre service que de les délivrer d'un joug d'opinion et d'habitude? on n'a pas toujours regardé cette nation de travers, ajouta-t-il, puisque la justice l'a souvent ordonné, et l'a fait pratiquer sous ses yeux; on avait apparemment d'autres idées de la pudeur en ce temps-là. Il serait bien à souhaiter, dès qu'elles suivent les impressions d'une mode arbitraire, qu'elles fussent rectifiées, en sorte que nous vissions clair sur les choses qu'une vieille coutume nous enveloppe; on n'achetterait pas chat en poche, et l'on ne ferait pas tant de mauvais marchés.

Je ne serai pas l'apôtre de cette belle réforme, repartis-je; cependant, quoique vous puissiez dire, je suis fâchée qu'on nous ait vus; non que le soin de ma réputation m'embarrasse, ni que je trouve quelque satisfaction dans la bonne opinion d'autrui; mais j'aime ma tranquillité et je redoute les tracasseries que *Nasirola* pourrait me faire. Je devinai juste, elle souleva tout le monde contre moi. On fut assez hardi pour me placarder par des libelles aussi vifs que ceux de ce fameux

satyrique, qui obligaient les gens à se pendre; et mes courtisans m'épargnèrent moins que les autres.

Tel est le débordement d'un siècle corrompu; chacun hors de sa sphère se lasse de son emploi, et ne s'occupe que de soins étrangers. De-là cette multitude d'écrivains licentieux qui s'imaginent que l'irréligion des grands, la sottise des petits, l'injustice des uns, et la vanité des autres, sont des prétextes légitimes à leur mauvaise humeur. Le parti le plus commode est de se mettre au-dessus des mauvais discours, et de les mépriser; je le suivis avec cette hardiesse imposante que l'on traita d'effronterie, si l'on voulut, je m'en moquai, et *Fervieto* continua sans tièdeur jusqu'à la fin de son séjour.

J'eus plusieurs affaires après son départ, qui me donnèrent beaucoup d'occupation; leur uniformité me les fera passer sous silence. La dernière me fit changer de nom, mais non pas de conduite, comme on va le voir dans la troisième partie.

Fin de la seconde Partie.

CASSONE.

TROISIÈME PARTIE.

MON culte était florissant. Sans inquiétude sur une dévotion que le partage rendait plus continuelle et moins dangereuse ; je goûtais les charmes de ma situation dans une abondance et une sécurité parfaite. Assez dissimulée pour me plier aux différens caractères des adorateurs et des négocians avec qui je traitais en même-temps ; assez adroite pour leur déguiser les caprices auxquels j'étais sujette ; aucun d'eux ne s'appercevait des secrettes préférences, par le soin que je prenais d'entretenir leur zèle en général, et de flatter leurs intérêts en particulier avec les distinctions les moins équivoques ; j'étais fêtée, adorée, comblée.

Mais tel est le sort des choses de ce monde, leur élévation annonce leur chûte ; le destin ne les laisse parvenir à un certain point de grandeur, que pour les en précipiter avec plus d'éclat, Je

me vis tout d'un coup réduite à *Stafievo*, qui n'avait pas assez de ressources pour négocier ailleurs; et forcée, malgré son délabrement et sa misère, de continuer un commerce dont je faisais tous les frais, les autres disparurent à l'aspect des gardes qui s'étaient battus, et des dames d'honneur que la querelle avait fait pâlir d'effroi.

La suppression des hommages périodiques, l'extravagance de la cuisine, le soulèvement des officiers, l'inquiétude du chancelier, qui n'avait de goût pou rien; l'ébranlement de ses barrières, le gonflement douloureux des petites montagnes, l'accroissement de leur sommet rembruni et garni de fraises nouvelles; l'assoupissement, le chagrin et la mauvaise humeur des ministres furent autant de signes qui les persuadèrent que le sanctuaire de mon temple était fermé, que le magasin était rempli, et que leurs offrandes étaient inutiles, *Stafievo* seul prit soin de la boutique; et quoi qu'il eût moins contribué qu'un autre à la gloire dont j'étais comblée, il consentit de la partager dans l'espérance de se rendre le maître et de disposer d'un fond qui était pour lui un objet intéressant.

Nasirola était trop en colère pour juger des

choses équitablement, et pour ne pas les envisager de travers. Au lieu de me complimenter sur le succès de mon négoce et le bonheur de mon acquisition, elle trouva mon aventure déshonorante, et me fit de vertes remontrances. J'eus beau faire valoir la nécessité du commerce, la force de l'habitude, la fatalité de l'évènement, l'irrévocabilité des lois du destin, le défaut de notre liberté, les attraits de notre dévotion, et le pouvoir du dieu qui l'inspire; il fallut céder, et adopter ses idées que *Mentegiù* s'avisa d'approuver.

Ce qu'on appelle vertu, disait-il, n'est, il est vrai, qu'une règle de convention et d'opinion; mais cette règle une fois établie, vous ne pouvez vous en éloigner sans troubler l'ordre de la société, et sans être blamable: dites tant que vous voudrez que la loi par laquelle on juge de la vertu ou du vice, n'est autre chose que la fantaisie de quelques particuliers qui n'ont pas eu la puissance et l'autorité d'astreindre le reste des hommes à penser comme eux; le principe contraire a trop de partisans pour être contrarié. L'approbation et le blâme de nos voisins, sont des motifs qui obligent à se conformer aux maximes qu'ils suivent,

Si j'avais résisté, et que j'eus refusé de me prêter aux arrangemens que *Nasirola et Mentegiù* prirent en cette occasion, j'aurais aliéné tous les esprits de mon royaume. Plus occupés du présent que des conséquences à venir, ils prétendirent l'un et l'autre qu'une alliance me serait avantageuse, en ce qu'elle mettrait ma réputation à couvert. Les grands soumirent donc mes états à des lois étrangères, et s'obligèrent par serment à les entretenir conformément à ce qu'elles prescrivaient, sans prévoir les inconvéniens qui résulteraient d'une pareille union; ils crurent qu'il suffirait de satisfaire au préjugé, et que dans le cas où j'étais, des nœuds bizarrement assortis ne devaient pas les arrêter. A force de me répéter qu'en associant à l'Empire un misérable tiré de l'esclavage, qui ne se conduirait que par moi, et qui suivrait toutes mes impressions, je serais toujours la maîtrésse des délibérations, et que je gouvernerais comme à l'ordinaire; ils me persuadèrent, ensorte que je consentis à tout ce qu'ils voulurent. L'agrément d'un sacrificateur dont je croyais pouvoir disposer à ma dévotion décida sans doute de ma complaisance. Si j'avais pu prévoir combien j'aurais à décompter, je me serais bien gardée

de

de ratifier un traité aussi ridicule. Que m'en aurait-il coûté d'être affichée de nouveau ? qu'avais-je à ménager ? mais il fallait remplir ma destinée, et connaître l'adversité dans toute son étendue, pour jouir dans la suite d'une meilleure fortune avec plus de tranquillité.

Le temps arriva où la victime que le plaisir avait enfermée dans le sanctuaire de mon temple, devait paraître pour travailler à son tour à exécuter les desseins de la Providence. Semblable au renard affamé, qui après s'être trop rassasié, ne put sortir par l'endroit où il était passé ; elle avait pris tant d'embonpoint que la *Trimenedo* malgré ses précautions à graisser les gonds de toutes les portes, eut mille peines à favoriser l'émission, ce qui la mit en si grand danger qu'on fut obligé de l'initier sur-le-champ sans autre cérémonie.

Les gestes de cette vieille Sibylle ; les paroles qu'elle marmota à voix basse ; quelque grains de sel qu'elle plaça mystérieusement ; ses différentes libations d'eau et de vin, m'auraient fait croire qu'elle voulait renouveler le sacrifice que l'on faisait autrefois à la déesse *Muta* pour conjurer et éloigner la médisance en faveur du nouveau

sujet que l'on voulait garantir pendant sa vie des traits calomnieux ; mais ayant remarqué la grande attention que je portais à cette opération, elle m'assura que quoique la pratique ne fût pas si ancienne, l'objet en était plus sérieux et plus salutaire.

Elle donna ensuite tous ses soins pour faire repiquer le marbre, rechercher les pavés, rehausser les murs par de bons enduits ; elle-même empassela les rideaux, lava les peintures et employa tous les secrets de son art pour réparer le temple de son mieux. Si ses lotions ne rétablirent pas les choses comme elles étaient auparavant, ce qui était impossible, au moins le mit-elle en état de m'acquérir le nom qui m'est resté.

Ce Grec fameux qui donna des lois à *Lacédémone*, nous connaissait mieux que bien des législateurs, qui malheureusement pour nous, n'ont pas pensé comme lui. Il ne permettait aux *Spartiates* d'exécuter leur traité d'union, qu'à la dérobée. Ils vivaient séparés, et il fallait que l'amour prît la peine de les réunir. Que de ruses ingénieuses ce Dieu ne fournissait-il pas à ceux qui prenaient ses conseils, et quel autre était consulté ? de-là

ces feux, cette ardeur renaissante que la contrainte savait entretenir parmi les associés. On ne s'éloignait jamais qu'en prenant des mesures pour se rapprocher; on se quittait avec peine, on se revoyait avec plaisir. Il poussa si loin la sagacité d'esprit, qu'un vieux sacrificateur prêtait, sans le moindre scandale, l'autel qu'il ne pouvait desservir; comme il était loisible au jeune négociant dégoûté de sa boutique, de se pourvoir ailleurs, et le bénéfice de la loi était réciproque.

Je n'étais pas faite pour jouir d'un bonheur aussi grand. Dès que *Stafievo* se crut paisible possesseur de mes états, il oublia les obligations qu'il m'avait. D'autant plus orgueilleux de sa fortune qu'il la méritait moins, il s'empara de toute l'autorité avec une hauteur que je trouvais insupportable, parce que *Nasirola* la favorisait. Son intérêt satisfait, et les raisons de politique qui m'avaient déterminé ne subsistant plus; on conçoit combien nous devions nous être à charge l'un et l'autre, la reconnaissance n'agissant pas sur lui, l'inclination ne prenant rien sur moi, et l'habitude ayant retranché nos desirs.

Pour me venger de ses froideurs, je voulus

pratiquer la coûtume de *Sparte*; mais il n'avait jamais ouï parler de *Licurgue*; la garde doubla, les verrouils se multiplièrent; et, semblable au Chinois qui bat son Idole en l'accablant d'injures, les mauvais traitemens ne me furent point épargnés. Tel est l'effet de ces lois tyranniques inventées par la discorde; telle est la source de cette affreuse jalousie, la plus détestable passion qui puisse affliger le genre humain. Celle de *Stafievo* ne pouvait être médiocre, puisqu'elle provenait autant de la défiance de soi-même, que de celle qu'il avait de moi, et que ces mauvaises opinions n'étaient pas sans fondemens. Il se doutait que n'étant point aimé, parcequ'il n'était pas aimable, le culte Chinois me révolterait, et que pour m'en dédommager, je prendrais le premier adorateur qui se présenterait. Que d'inquiétudes et de tourmens pour se garantir d'un mal d'opinion! quelle manie d'avoir en horreur la coîffure *d'Amalhée*, que l'abondance accompagne. Un chasseur que la soif presse, se désaltère à la première fontaine, sans s'informer si d'autres l'ont fait avant lui, et sans trouver mauvais qu'ils suivent son exemple. Comme l'arbre d'or de la Sibylle que l'on pouvait ébrancher sans courir risque de le diminuer, souffrons-nous le

moindre déchet en nous communiquant ; n'y gagnons-nous pas au contraire ? si les législateurs qui ont restraint le culte de nos autels à la desserte d'un seul sacrificateur souverain, avaient jugé des choses par des principes généraux, et par des idées universelles de justice et de perfection, nous ne serions point entrées dans le partage des biens sur lesquels on conserve une propriété directe, et nous aurions été mises au rang de ceux que l'on possède par *indivis* ; mais qu'y faire ? ce que je fis, et ce qu'en pareille cas toute autre fait avec succés.

La liberté est le plus précieux avantage de notre être ; aussi se concilie-t-elle tout le monde. Malgré la mode du pays, on déteste volontiers les tyrans qui y donnent atteinte. Tout ce qui m'approchait, à quelque titre que ce fût, s'intéressa à ma situation, et m'aida de son mieux à jouir d'un privilège que la nature rend si cher. Mais à peine avais-je goûté les charmes d'un commerce clandestin, que le sort qui me persécutait, voulut combler ma disgrace, en m'en faisant éprouver les dangers ; ils sont presque inévitables par la difficulté de connaître les négocians avec qui l'on traite.

Passeruti, fort attaché à une dame de Naples ;

que les Français, disait-il, y avaient amenée, et qui s'y était rendue célèbre par les plus brillantes conquêtes, voulut me faire faire connaissance avec elle, dès les premiers instans de la nôtre; je ne résistai point à des empressemens qui me parurent naturels, et je la reçus avec toute la politesse dont j'étais capable. Ses complaisances et ses caresses voluptueuses me subjuguèrent d'abord, je m'y livrai de la meilleure foi du monde. Mais quelle fut ma surprise! lorsque je m'aperçus au bout de quelque temps, par le désordre épouvantable qu'elle occasionnait, que c'était la sœur aînée de ma plus cruelle ennemie. On se souvient de la guerre que j'eus à soutenir dans ma jeunesse, contre la cadette qui m'avait attaqué à force ouverte. Celle-ci pour mieux fixer et assurer son usurpation, n'employa dans le commencement que la ruse et l'artifice; elle se contenta d'agir sourdement par le moyen du traître qui négociait pour elle, et qui ne la servit que trop bien; et elle ne manifesta sa mauvaise volonté, qu'après que *Stafievo*, que le caprice me ramenait quelquefois, s'en fut persuadé comme moi.

Qu'on s'imagine, si l'on peut, la colère d'un jaloux que la raison autorise. C'était fait de moi, si je n'eus trouvé le secret de me dérober aux

transports de sa fureur. Mais finissons un récit dont les détails ne seraient pas agréables : il suffit de dire que m'étant réfugiée chez un magicien fameux, aux enchantemens duquel les Dieux se prêtaient sans résistance, et qui menait entre autres le fils de *Maïa* à la baguette, je me défis par son secours d'une hôtesse incommode qui avait juré ma perte, et dont *Safievo* ne put venir à bout. Sa mort mit fin à notre malheureux traité, me sauva de la honte d'un instrument forgé par Vulcain, ceinture maudite qui eût été la première condition de notre raccommodement, et me fit rentrer dans tous mes droits.

Je n'aurais pas été surprise de quelques traits échappés à la malignité dans une occasion où il semble permis de se donner carrière. Le premier mouvement de qui voit tomber quelqu'un, est de rire et de s'en moquer ; mais après avoir commercé avec le secret et les précautions qui dépendaient de moi, m'imputer un mauvais marché, me rendre pour ainsi dire responsable de l'évènement, et me condamner avec les plus indignes qualifications, c'était une injustice si criante, que je me serais brouillée avec le genre humain s'il m'avait été possible : j'etais à plaindre, et puis c'est tout ; car pour me reprocher de m'être

exposée à un péril, que je conviens être manifeste, il fallait avoir oublié qu'on ne résiste point aux Dieux, et que celui des plaisirs est le plus puissant; que nous ne sommes pas libres, comme je l'ai déjà dit, d'agir ou de ne pas agir, puisque notre complexion, notre constitution naturelle est un obstacle qui s'oppose toujours à notre élection, et détruit par conséquent cette différence de choisir ou non, qui produit la liberté; il fallait ne pas penser à la force d'une habitude affamée que l'abstinence irrite, et dont elle augmente le poids, à la nécessité et à la douceur de se venger d'un sacrificateur froid ou débile qui s'applaudit d'un repos outrageant, en un mot, il allait être incapable de réflexion, pour me blâmer comme on le fit.

Quelque sensible que je fusse à cette injustice, mes chagrins cédèrent à la satisfaction de disposer de moi, et d'exécuter mes fantaisies, sans que *Nasirola* s'en mêlât et se fît écouter. Asservie à mes volontés elle obéissait enfin, ou tout au moins me faisait-elle grace de ses remontrances, ce qui était équivalent.

Le temps d'une retraite lugubre, prescrite par la coûtume, à l'honneur de *Stafievo*, était fini; on avait poussé jusqu'au bout les grimaces con-

venables, malgré la tristesse et l'ennui qui les suivent, et dont j'étais seule la victime; mon crédit était tombé, et les ressources de la jeunesse notablement diminuées : je n'espérais pas de le relever si-tôt, lorsque *Biladure*, à qui mon commerce ne parut pas aussi avilissant qu'aux critiques amers qui venaient d'en faire une peinture effroyable, et persuadé qu'une étroite correspondance avec moi le mettrait à la mode, me confia ses affaires et son éducation. Je me hâtai d'autant plus vîte à conclure mon marché, qu'il se soumit de bonne grace aux clauses que je dictai, et qu'il me parut propre à remplir ses obligations. Sa jeunesse et sa figure annonçaient une dévotion mâle et nerveuse; son peu d'expérience, et la douceur de son esprit, garantissaient la confiance que j'avais lieu d'espérer, et j'étais sûre de le rendre constant par mes libéralités. Un sacrificateur à gages a toutes les douceurs d'un sacrificateur en titre, sans en avoir les inconvéniens. J'eus, avant de l'admettre, quelques enfances à détruire, quelques enfances à corriger; ce furent autant de préliminaires qui ne sont pas sans agrément, et je ne perdis rien pour attendre. Sa reconnaissance l'emportait même si loin dans le commencement, que j'avais peine

à la lui faire modérer, et à le rendre plus économe. Il regardait les petits détails, les tendres gradations comme des minuties indignes de l'arrêter. Son ardeur impétueuse ne lui permettait pas de s'amuser en chmin, il frapait au but; et bien-tôt rentrant dans la carrière qu'il fournissait avec la même rapidité, il ne songeait en accumulant victoire sur victoire, qu'à s'élever au rang des Dieux.

Lorsqu'il se contenta d'être exact et que les œuvres surrérogatoires furent retranchées, mille questions sur lesquelles il fallait l'instruire, remplissaient les momens de relâche que prenait sa dévotion; plusieurs m'embarrassèrent, que j'éludai de mon mieux; mais je ne pus refuser à ses instances les éclaircissemens qu'il me demanda sur le fond de notre caractère, et sur les moyens de nous plaire.

Il est impossible, lui dis-je, de vous satisfaire précisément; chaque passion a ses attitudes particulières, et toutes nous agitent tour à tour si différemment, qu'on ne peut démêler celle qui nous domine; c'est ce qui fait que notre caractère n'est point développé. L'affectation d'ailleurs nous fait mentir depuis les pieds jusqu'à la tête, ensorte que nous ne paraissons jamais ce que

nous sommes en effet. L'inégalité, la bizarrerie, le caprice qui assiègent l'espèce humaine, sont chez nous comme dans leur centre, pour peu que la sévérité et la complaisance, la vivacité et la langueur, la douceur et l'emportement s'en mêlent et varient leurs mouvemens ; nous ne nous ressemblons plus d'un moment à l'autre, nous sommes une énigme indéchiffrable.

Je croyais, répondit-il, qu'il n'y avait de différence entre les belles que celle des traits et des agrémens, que quand on en connaissait une dans le fond, on les connaissait toutes. Non, non, repris-je ; quoique l'amour du plaisir, l'envie démesurée de se distinguer et de plaire, le dépit secret de n'être pas préférée, soient essentiels à notre constitution, et que tout le monde sache qu'ils en font nécessairement partie ; tant d'autres passions ajoutent à celles-ci, elles y répandent des nuances si délicates, nous nous déguisons si bien, qu'il est impossible de fixer le caractère qui nous est propre. Tel a cru nous connaître après nous avoir étudié toute sa vie dans un cercle distingué, qui s'est vu à la fin trompé par une grisette dont il a été la dupe.

Faute de pénétration apparemment, interrompit-il, car il me semble qu'un homme d'esprit doit

bientôt savoir à quoi s'en tenir. Point du tout, répartis-je, on se défie d'un homme d'esprit ; il distinguera bien la voluptueuse de la délicate, la tendre de l'emportée, la spirituelle de la moins pénétrante, voilà tout l'avantage qu'il aura. Si vous supposez qu'ayant affaire à quelque innocente qui n'aurait pas l'art de se masquer, il pourra la démêler aisément ; vous vous tromperez encore. La nature ne refuse à aucune de nous l'esprit qui lui est nécessaire pour arriver à son but, et l'on ne trouve point d'Agnès assez sotte pour rester court. Je conviens que plus nous avons d'esprit, plus nous avons de facilité à rendre nos bizarreries respectables, et à cacher nos artifices ; mais sachez *Biladure* que la plus ignorante a pour cela une provision d'intelligence qui n'est jamais en défaut, et que la sagacité la plus vive n'est pas capable de lui donner le change,

Provision d'intelligence tant qu'il vous plaira, reprit-il, si j'avais bien résolu de vous connaître par exemple, vous, avec toute votre finesse, croyez-vous que je n'en vinsse pas about ? Je n'ai jamais prétendu me dérober à votre pénétration, répliquai-je, je ne suis pas dans le cas de dissimuler avec vous, encore moins de redouter vos lumières ; car plus vous me connaîtrez, plus ma

vanité

vanité sera satisfaite ; mais mon exemple est inutile ici : il s'agissait de contenter votre curiosité sur notre caractère en général ; que vous importe la connaissance que vous croyez avoir du mien en particulier ? je ne vous conseille pas d'en tirer des conséquences par rapport aux autres. Ce que je puis vous dire, c'est que vouloir nous deviner, n'est pas le moyen de nous plaire.

Vous rendez, dit-il, l'entreprise sérieuse ; je commence à croire qu'il y aurait de la présomption à se flatter de réussir : en effet, si quelqu'un dans des mers inconnues, voulait sans une sonde à la main, naviguer à travers mille écueils, il s'exposerait à un naufrage certain ; et à moins que le hasard ne le favorisât, il aurait toutes les peines imaginables de s'en tirer.

Oui, mon ami, lui répondis-je, oui, vous croyez badiner : pour nous rendre des hommages qui soient de notre goût, il faut le connaître auparavant, sans quoi l'on court risque de ne pas nous servir à notre gré ; si l'on nous plaît sans cette connaissance, c'est par un pur effet du hasard. L'amour, il est vrai, lève quantité d'obstacles, et avec ce Dieu l'on peut tout tenter ; mais pour être aimé, il faut être aimable ; voilà le point. Notre bizarrerie quelquefois dispense

de cette qualité, n'importe, c'est le moyen le plus universel pour réussir avec celles qui ont le sens commun.

Ce point-là, interrompit-il, n'est pas si aisé; ne semble-t-il pas que l'on acquiert cette qualité là sans difficulté. Assurément, poursuivis-je, rien n'est si facile : écoutez-moi ! notre imagination nous prête des graces que nous n'avons pas; flattez cette erreur? aidez à nous tromper? louez sans ménagement? nous sommes toujours la dupe des louanges qu'on nous donne, parce que nous sommes persuadées que nous les méritons. Sans défiance de notre conduite, sans précaution pour l'éclairer, que votre jalousie ne soit qu'un témoignage circonspect de la crainte où vous êtes de nous perdre. Tendres, soumis, empressés; cherchez à nous ramener par des soins, et non par des murmures; respectez nos inégalités; adorez nos caprices, vous serez aimables. Ennuyés de ce que nous n'avons pas, satisfaites notre goût; aprouvez-le; prévenez-le, s'il est possible. Quelque présomption que nous ayons sur notre beauté, nous redoutons les charmes d'une rivale, fussent-ils au-dessous des nôtres : décriez-la, saisissez l'endroit faible et propre à l'attaquer, frondez sa conduite pour donner du relief à la nôtre; en un

mot, sachez vous plier à toutes nos passions, et variez-les à notre fantaisie, c'est le secret de vous rendre aimables, et de nous plaire par conséquent; si vous êtes amusans sur-tout.

Encore une condition, s'écria-t-il? mais comment la concilierez-vous avec ce que je vous ai ouï dire; vous m'avez appris qu'on n'était jamais moins amusant que quand on voulait le paraître; en vérité, vous dites tout ce que vous voulez.

Je ne me dédirai pas, répartis-je. Un plaisant qui a force de machines voudrait réjouir une compagnie de gens sensés, vrais et modestes, perdrait son temps, et n'aurait aucun rieur de son côté; mais avec nous ce rôle est nécessaire, et vous le trouverez d'une facilité qui v us étonnera. Pour cela point de timidité; elle corrompt les talents: c'est une vertu modeste qui satisfait d'abord, mais qui ennuye à la fin. Ayez au contraire une si grande confiance en vous même, qu'elle puisse étayer l'opinion la plus ridicule? quand on paraît persuadé de son mérite, on en persuade aisément celles qui n'approfondissent rien, et le monde en est plein. Soyez vif jusqu'à l'étourderie? badin jusqu'à la frivolité? aisé jusqu'à l'indécence. Parlez de tout? décidez de tout? nous n'exigeons pas que l'on sache, que l'on raisonne, que l'on pense; ainsi nulle difficulté à

parler à tort et à travers, et à décider de même, parlez toujours? on ne manque pas d'étoffe pour faire son apologie, et pour draper ses voisins. Soyez enfin, si vous pouvez, ricaneur, bouffon, turlupin, et assez singulier pour ne ressembler à personne, c'est là le mérite par excellence, le dernier degré de perfection.

Je ne vous cache rien, comme vous voyez, parce que je vous connais dévot, que vous n'êtes pas dans le cas de préférer la plus aimable à la plus reconnaissante, et que je me flatte que mes bontés vous ont fixé. Ne me donnez jamais lieu, mon cher *Biladure*, de me repentir de ma complaisance, en vous voyant pratiquer une leçon qu'il eût été plus prudent de vous refuser. Ah! *Cassone*, n'ayez pas peur, reprit-il, en se disposant à un acte de dévotion, je vous rassurerai si souvent.... eh non, non, finissez, lui dis-je, en m'arrangeant; je suis sans alarme à présent, *Biladure* je t'en prie, laisse moi? non... je te le défens...fripon!.. je ne veux pas... L'entrée de mon temple était si aisée, qu'une résistance plus sérieuse aurait été inutile. Perdu de transports comme il était, je ne vis rien de mieux que de partager sa piété en me livrant à son zèle. Telle était ordinairement la fin de nos conversations, et sa curiosité les rendait fréquentes.

Je me plûs tant à l'instruire, je m'attachai si fort à cultiver ses bonnes dispositions, que mon chagrin fut extrême, lorsque des ordres supérieurs me l'arrachèrent. Il m'en coûta des peines infinies pour m'accoûtumer à son absence. Les lettres sont des ressources dans le commerce; nous l'entretînmes quelque temps par-là, et mon premier ministre ne manqua jamais de faire honneur aux siennes à la première vue ; mais c'est un faible soulagement ; des intérêts aussi chers que les nôtres doivent être ménagés de plus près. Quand je vis que les descriptions les plus tendres de ma langueur et de mes ennuis, les reproches les plus vifs de son indifférence et de ses lenteurs, les plaintes les plus touchantes, l'emportement le plus passionné, ne hâtaient point son retour, je cherchai des consolations plus réelles.

Mutolite m'avait rendu des soins que j'avais négligés; le besoin de distractions où j'étais alors, m'y fit prêter attention, dans le dessein de le rendre plus empressé, et je réussis. C'était un de ces êtres *Amphibies*, moitié sacré, moitié profane, qui comme nous asservi à toutes les modes, voluptuéux par systême, orgueilleux par habitude, étourdi par contenance, et minaudier par état, réunissait quelques talens hermaphrodites. Quoiqu'il fût la ressource de la plupart des temples abandonnés, dans le fond

il n'était pas fort occupé. Un adorateur de profession se fait cent affaires sans en avoir une. Sa réputation de légèreté et d'indiscrétion l'avait mis en discrédit; mais j'étais pressée, et ses soupirs me paraissant vrais, (ils sont ordinairement les interprètes d'un cœur touché) j'acceptai son hommage.

La curiosité avait plus de part à ses empressemens que la dévotion, puisqu'il attendait sans inquiétude l'occasion de l'exercer. Cette criminelle indolence ne répondant point à l'impétuosité de mes desirs irrités de l'absence de *Biladure*, je ne songeai qu'à l'en guérir, en ranimant son ardeur convenablement à mes principes. Jamais personne n'a eu plus d'adresse pour faire naître sans affectation le moment favorable: je l'amenai au point où je le voulais par des dispositions si naturelles, que ce fut au hasard seul qu'il dut l'attribuer.

Plus l'espérance de jouir d'un bien est prochain, plus l'impatience de le posséder est vive. Il remarqua sans doute la mienne à travers les grimaces que nous suggère une fausse décence; elles ne l'arrêtèrent en aucune façon, son début fut digne de lui. Plus éclairé que certains philosophes qui peignent la volupté debout ou assise, il la voulait étendue, lui. Il me fit prendre cette attitude si brusquement que je ne me serait pas apperçue de l'air d'insulte qu'il y mit, si la suite ne me l'avait rappelé. J'aurais été

la dupe de ses éloges, tous cavaliers qu'ils étaient, et ses caresses quoique rapides m'auraient séduite, tant j'avais envie de l'être; mais après avoir détaillé, touché, examiné les choses les plus capables d'exciter la piété, sans qu'il pût parvenir à en montrer le moindre échantillon; je ne pus douter que ses feux ne fussent de misérables feux d'artifice, qui méritaient toute mon indignation.

Quelle insolence! lui dis-je, en me débarrassant tout au plus vîte d'un fardeau qui m'était odieux : pour qui me prenez-vous, je vous prie? me croyez-vous faite pour être insultée de la sorte? à Dieu ne plaise, répondit-il, aussi hardiment que s'il n'eût pas fait une sottise, c'est pour être adorée; mais je suis surpris que vous preniez pour un outrage, l'ardeur que l'on a de sacrifier sur vos autels, ardeur que vous inspirez, et qui se trouve justifiée par tant de charmes.

Sortez promptement, repris-je, en colère, ou je vous fais jetter par les fenêtres. Je me doutais bien que vous joindriez l'impertinence du propos à l'indignité de l'action, sortez? mes gardes exprimaient l'altération et la fureur où j'étais, de manière à le persuader que je voulais être obéie, et que les fadeurs qu'il commençait de débiter fort humblement, lui serviraient aussi peu que les excuses qu'il avait à me faire; aussi les retrancha-t-il, et

me vis-je délivrée sur le champ de ce bizarre animal.

On n'est point insensible à la privation d'un bien que garantit l'opinion que l'on a de ses charmes. C'est fausse délicatesse, vanité déguisée, et mauvaise foi, d'assurer que l'idée du plaisir amuse plus que le plaisir même ; j'avoue que je ne sais point rafiner la volupté jusque-là, je préfère la réalité aux apparences, et je regarde l'inertie d'un *Mutolite*, comme l'affront le plus sanglant qu'on nous puisse faire.

J'aurais dû juger par-là que le temps qui détruit les plus beaux édifices, n'avait pas épargné les miens, et m'annonçait la décadence de mon empire. Cette réflexion, digne de *Nasirola*, devait dès-lors m'inspirer le goût de la retraite. Qu'il est difficile de la faire à propos, et qu'il en coûte pour se rendre justice ! Nous avons beau cacher nos années, il est impossible d en réparer l'injure, et l'on s'en apperçoit toujours trop tard.

Cependant l'amour du plaisir ne s'éteint pas avec la jeunesse ; c'est un flambeau qui conserve son feu dans l'agitation continuelle, il résiste tant qu'on sait l'occuper. De même que la chaleur de l'air, poussée par la qualité contraire, se retire et se concentre chez nous, où il réunit toute sa vigueur. *L'antipéristase* arrête la vieillesse sur les bords du temple, et y maintient les jeunes desirs

à l'abri de la critique. Ne voit-on pas des montagnes dont les sommets sont couverts de neige, tandis que les cavernes sont pleines de feu. Qu'on ne soit pas surpris de me voir tenter une autre aventure, et risquer une nouvelle humiliation.

Rubego n'était pas galant, mais il était poli. Il obligeait de bonne grace, et plaisait par sa franchise. Quoique déjà sur le retour, sa philosophie ne l'empêchait pas de s'égayer ; il aimait le plaisir, et savait le détailler. Il passait parmi nous pour un hérétique d'autant plus dangereux et plus décidé, qu'étant Florentin, avec beaucoup de savoir et d'expérience, il ne s'était point embarrassé de nous faire changer d'opinion, et de se donner une meilleure réputation. Pour rassurer la mienne dont le délabrement augmentait de jour en jour, il fallait un coup d'éclat. Parvenir à vaincre son endurcissement, lui faire prendre la bonne voie, le rendre vraiment dévot, le convertir enfin, eût été pour moi de la dernière importance, et l'évènement le plus capable de me remettre sur un bon pied.

Déjà son assiduité, sa politesse, et d'adroites complaisances ; déja l'aveu de son goût pour moi, le badinage auquel il se prêtait, conformément à l'usage, et mille petits soins flatteurs annonçaient un prosélyte, et me faisaient espérer que je

triompherais à la fin. J'avais à faire au plus subtil, au plus ferme pilier de sa secte ; il me trompa.

Après m'avoir juré que le plus tendre amour était son *pilote*, et que je serais enchantée d'être à son bord ; il déplia ses voiles avec une légèreté infinie, mit ses manœuvres en état de faire route, et commença de louvoyer à la faveur *d'Fole*, que peut-être je secondai par quelques soupirs. Son abordage contraire à celui de *franc-étable* ne m'étonna point, je le connaissais; mais dans le temps que je le croyais prêt à tenir le large, et que la *Boussole* à la main, quoiqu'il n'eût à craindre aucune déclinaison, je m'attendais à une abjuration solemnelle ; il revira sous le vent, prit la *Bouline* à revers, et m'amarra si étroitement, que malgré les cris, les injures et les reproches de l'insulte cruelle qu'il faisait à la nature, aux portes de son temple ; je ne pus l'empêcher d'aborder à la grotte voisine, et d'y mouiller, après une navigation qu'il trouva charmante.

Il eut le front de soutenir que sa religion était fondée sur l'ordre et la justice distributive, qui défend toute inégalité dans un partage d'associés au même commerce. Le plaisir, dit-il, étant l'objet du nôtre, doit être également distribué, ce qui n'arrive pas dans l'usage ordinaire, suivant la

décision de celui qui fut consulté par Jupiter et Junon sur cette matière ; puisque de dix portions dont cet arbitre composa la masse voluptueuse, il en adjugea neuf à la *Déesse*. Des principes judicieux, continua-t-il, nous ont déterminés à proscrire entre nous les sociétés *Leonines*. Pour agir en conformité, et remettre les choses au point d'égalité où elles doivent être, n'est-il pas naturel que nous prenions un chemin où nous trouvons une compensation équitable ?

Quelque spécieux que fût son raisonnement, quelque ardente que parût sa reconnaissance, quelques flatteurs que fussent ses éloges, quelque charmé qu'il se montrât de son voyage, malgré l'apologie qu'il en fit d'après les pères de son église, qui la nomment œuvre divine. *Mestier divino*, je trouvai mon *Rubego* détestable, et ne voulant point partager son abomination, je finis avec lui, d'autant plus vite, que *Biladure* devait retourner dans peu.

Il revint en effet ; mais instruit par quelques indiscrets de ma correspondance avec *Rubego* pendant son absence, peut-être par *Mutolite* même, le plus grand scélérat de la terre ; l'ingrat, le perfide *Biladure* abandonna sa *Cassone*. Nul effort ne put le retenir. Mes factures furent divulguées ;

de manière qu'il n'y eut si petit négociant qui n'en fit des commentaires scandaleux, et je fus sacrifiée sans miséricorde. Pour juger de l'horreur d'une pareille situation, il faudrait l'avoir sentie. J'aurais succombé sous le poids de tant d'amertumes, si dans mon propre fond je n'eusse trouvé des ressources à opposer.

Nasirola m'offrit le jeu comme une passion artificielle, capable de me dédommager de celle avec qui j'étais forcée de faire divorce. Quelle différence ! cependant le mouvement et l'agitation de l'ame nous étant essentiels, j'acceptai ses offres. Avec les dispositions que j'avais pour la filouterie, je ne fus pas long-temps dupe. Le propre du mérite est de se distinguer de plus en plus ; je devins célèbre et je fus recherchée des plus gros joueurs.

Les incidens de ce nouveau genre de vie, et les circonstances particulières de la mission de deux *Servittes* que je subjuguai en même-temps, fortifieraient sans doute mon apologie ; mais en vérité je suis lasse de dicter, et puis l'on sait bien que l'on meurt comme on a vécu.

Fin du premier volume.

de manière qu'il n'y eut si petit négociant qui n'en fit des commentaires scandaleux, et je fus sacrifiée sans miséricorde. Pour juger de l'horreur d'une pareille situation, il faudrait l'avoir sentie. J'aurais succombé sous le poids de tant d'amertumes, si dans mon propre fond je n'eusse trouvé des ressources à opposer.

Nasirola m'offrit le jeu comme une passion artificielle, capable de me dédommager de celle avec qui j'étais forcée de faire divorce. Quelle différence ! cependant le mouvement et l'agitation de l'ame nous étant essentiels, j'acceptai ses offres. Avec les dispositions que j'avais pour la filouterie, je ne fus pas long-temps dupe. Le propre du mérite est de se distinguer de plus en plus ; je devins célèbre et je fus recherchée des plus gros joueurs.

Les incidens de ce nouveau genre de vie, et les circonstances particulières de la mission de deux *Servittes* que je subjuguai en même-temps, fortifieraient sans doute mon apologie ; mais en vérité je suis lasse de dicter, et puis l'on sait bien que l'on meurt comme on a vécu.

Fin du premier volume.


Digitized by Google

de manière qu'il n'y eut si petit négociant qui n'en fit des commentaires scandaleux, et je fus sacrifiée sans miséricorde. Pour juger de l'horreur d'une pareille situation, il faudrait l'avoir sentie. J'aurais succombé sous le poids de tant d'amertumes, si dans mon propre fond je n'eusse trouvé des ressources à opposer.

Nasirola m'offrit le jeu comme une passion artificielle, capable de me dédommager de celle avec qui j'étais forcée de faire divorce. Quelle différence ! cependant le mouvement et l'agitation de l'ame nous étant essentiels, j'acceptai ses offres. Avec les dispositions que j'avais pour la filouterie, je ne fus pas long-temps dupe. Le propre du mérite est de se distinguer de plus en plus; je devins célèbre et je fus recherchée des plus gros joueurs.

Les incidens de ce nouveau genre de vie, et les circonstances particulières de la mission de deux *Servittes* que je subjuguai en même-temps, fortifieraient sans doute mon apologie ; mais en vérité je suis lasse de dicter, et puis l'on sait bien que l'on meurt comme on a vécu.

Fin du premier volume.



de manière qu'il n'y eut si petit négociant qui n'en fit des commentaires scandaleux, et je fus sacrifiée sans miséricorde. Pour juger de l'horreur d'une pareille situation, il faudrait l'avoir sentie. J'aurais succombé sous le poids de tant d'amertumes, si dans mon propre fond je n'eusse trouvé des ressources à opposer.

Nasirola m'offrit le jeu comme une passion artificielle, capable de me dédommager de celle avec qui j'étais forcée de faire divorce. Quelle différence ! cependant le mouvement et l'agitation de l'ame nous étant essentiels, j'acceptai ses offres. Avec les dispositions que j'avais pour la filouterie, je ne fus pas long-temps dupe. Le propre du mérite est de se distinguer de plus en plus; je devins célèbre et je fus recherchée des plus gros joueurs.

Les incidens de ce nouveau genre de vie, et les circonstances particulières de la mission de deux *Servittes* que je subjuguai en même-temps, fortifieraient sans doute mon apologie ; mais en vérité je suis lasse de dicter, et puis l'on sait bien que l'on meurt comme on a vécu.

Fin du premier volume.